

## *Purification*, nouvelle par Reine Bale

À quarante-six ans, qu'est-ce que le sexe pouvait encore lui apprendre qu'elle ne sût déjà ? Oh, prétentieuse et blasée !, se jugea-t-elle aussitôt. Soit, elle n'avait pas fait le tour intégral des variantes techniques, des sages ou des violentes perversions, mais elle pouvait se targuer d'en avoir vu un rayon ; et puis, ce n'était pas vraiment sous cet aspect-là qu'elle s'y *connaissait* en sexe. Elle en connaissait ce qu'il fallait en connaître : le plaisir physique solitaire ou avec un autre, l'excitation jusqu'au délire des sens et au-delà des sens – elle osa le mot « mystique » pour l'accoler à « communication » pour exprimer cet état qui s'atteint parfois dans cette communion inouïe de deux corps jusqu'à l'âme, l'amour sans doute — mais aussi la répétition mécanique, l'ennui, la vulgarité, la frustration, l'envie d'être ailleurs, le dégoût, l'humiliation. Ah ! Elle oubliait : adolescente, le sexe avait fait partie de sa quête de liberté, une force d'émancipation. Et maintenant ? Maintenant, le temps du sexe comme participation inconsciente au programme de la Nature se trouvait derrière elle ; elle avait enfanté par deux fois, elle avait eu des hommes, un certain nombre, suffisamment pour savoir qu'ils n'offraient pas de grandes variétés d'approches et que la plupart du temps, ils n'étaient pas reliés à une passion pour la connaissance par le sexe, mais tendus à un objectif de plaisir immédiat. Même son ancien mari qu'elle avait pourtant aimé et qui l'avait aimée, ne s'était pas souvent intéressé à autre chose qu'à des aspects techniques, lui demandant pendant l'acte ce qu'elle voulait (quelle position ? quel toucher ? doigté ? imposition de langue ?) alors qu'elle n'aspirait qu'à rencontrer son désir profond, à sentir sous ses mains, sous sa langue, au bout de son sexe, le prolongement de son âme cherchant à rejoindre la sienne, le reste lui semblant un peu secondaire, des ajustements périphériques qui n'auraient pas dû s'imposer comme « premiers » dans l'acte, mais comme un découlement de la cérémonie.

Jamais elle ne lui avait réclamé de mettre des vêtements particuliers comme lui, à travers la lingerie, lui en avait manifesté le goût ; jamais elle ne lui avait suggéré des arrangements cosmétiques comme lui, sans le dire, aimait à en voir sur elle ; jamais elle n'avait fantasmé l'introduction d'objets dans ses orifices comme lui s'en serait sans doute amusé, quand il s'exprimait sur la chose. Elle l'avait pris dans sa nature brute et c'est ainsi, année après année qu'elle n'avait pas démenti son amour. Non, ce qui l'aurait excitée vingt fois plus que toutes ces « bidouilleries annexes » eût été de pouvoir *toucher* ce qui le touchait chez elle, de toucher *ce qui ne se touche pas* et qu'entre eux, cette connaissance circule, s'alimente, s'épaississe, s'émerveille dans le sexe et hors de lui. Dans le fond, la pauvreté spirituelle entraînait une mécanique charnelle, l'absence au sexe de célébration le dépoétisait, le pornographiait, le rendait efficace et prophylactique, mais vide ou routinier comme l'entretien d'une machine qu'on ne veut pas voir usée trop vite. On pouvait bien rajouter des bibe-

lots, des innovations techniques, des tuyauteries supplémentaires, mais face à la désertion spirituelle, l'amour fatalement s'érodait et s'achevait dans les couloirs gris des abandons, des divorces, des avocats.

Il était parti avec une autre, – une jeune femme —, pour pouvoir continuer à s'exciter dans le monde des apparences et non dans celui où un vieux couple ayant à peu près fait le tour du cadran sexuel, cherche dans la chair une joie pure qui la dépasse ; oh, il justifiait ce départ d'une autre façon qu'elle le percevait. Mais sa perspicacité de femme devinait qu'en homme approchant la cinquantaine et redoutant classiquement sa décote sur le marché, il ne roulait avec la jeunesse que pour trouver un peu de renflouement narcissique, ne pas se sentir complètement largué dans le monde de la compétition et de la concurrence cruelle. Il aurait pu essayer de s'en sortir autrement, par la voie haute, spirituelle, avec sa femme pour compagne de route, mais il avait choisi la voie basse, la matérielle, la consommation, pour rester stupidement dans l'air du temps. Il faisait comme tout le monde finalement, encouragé par les facilitations au divorce et aux coucheries extraconjugales. Un gars qui n'avait rien d'exceptionnel dans le concert de médiocrité ambiante puisqu'il avait réduit le mot « amour » à sa stricte dimension de plaisir gagné pour soi.

Elle aurait pu se sentir humiliée par la blessure narcissique de la femme mûre quittée pour la jeune midinette ; et c'était le cas parfois quand la rage sourde contre la vulgarité de son ancien mari lui faisait prendre conscience de l'indigence de sa conception de l'amour. Mais à d'autres moments, elle pensait à juste raison que la faute lui revenait à elle si elle avait accepté une telle dévaluation de ce qu'aurait pu et dû devenir l'amour allant vers une plénitude entre eux, au lieu de penser que tant qu'il avait sa dose hebdomadaire de satisfaction, elle pouvait jouer son rôle de femme, de mère, tenir le foyer en retenant le mari par la vidange périodique de ses testicules. Cela était vulgaire aussi et n'avait abouti à aucun résultat : l'homme trouverait toujours mieux qu'une femme vieillissante pour le soulager. Les femmes, pour ne point rester seules étaient capables de tout, jusqu'à se transformer de plus en plus en objets affriolants et libérés, ne posant aucune limite au désir des hommes afin de « planter leur tente dans la concurrence », une rivalité féroce avec l'enjeu d'aller toujours plus loin dans le recul des limites sexuelles. S'il eût été possible et exigé, elles n'eussent pas hésité à se faire percer un autre orifice pour répondre à la demande d'une faim toujours croissante au diapason des flux capitalistes. À vrai dire, son ancien mari n'était jamais qu'une créature supplémentaire dans l'immense masse des hommes et des femmes d'Occident qui n'ont plus que la philosophie de la publicité et des coachs en développement personnel pour attirail de pensée : « Jouis-toi toi-même » en lieu et en place de « Connais-toi toi-même » ; ou plus encore « Jouis des autres pour mieux jouir de toi » remplaçant : « Aime les autres (l'autre) comme toi-même ». Ou encore et plus

bibliquement, à l'acte de « connaître » de la Genèse, – cette subtile et délicieuse façon de nommer la sexualité entre Adam et Ève, leur acte hautement spirituel passant par la chair — : « Baise, re-baise et re-re-baise ». Pour quoi ? Pour rien, voyons !

Qui se souvient des connotations de l'amour : sagesse, spiritualité, don absolu, connaissance et considération de l'infini de l'autre, de sa divinité en d'autres termes ? Les apôtres du bien-être, les magazines des positions heureuses, les managers de la rationalisation relationnelle ? Oh son mari comme tant d'hommes était bien trop endoctriné de pornographie pour imaginer qu'un plaisir puisse associer son âme.

Alors ? Renoncer au sexe ? Récemment, elle s'était frottée à une femme : une expérience tout à fait merveilleuse mais encore trop récente pour en tirer une généralité sur la nature profonde de ses inclinations. Et puis rien : le désir changeait de serrure au fil de la vie et s'amusait à barrer le rêve caressé par les Anciens, ce passage entre le corps et l'esprit, cette circulation tranquille, maîtrisée et heureuse entre l'esprit sain et le corps sain qu'ils avaient imaginée. Mais la petite bête, la malicieuse chenille qui se faufilait entre les jambes, s'amusait au moment le moins importun à déjouer la patiente édification d'une raison faite femme pour relancer cette vie souterraine sans relation aucune avec ce qu'elle appelait « sa dignité », ce qui la terrassait : pourquoi ? Parce que sa vie intérieure, exigeante, tournée vers l'absolu, se déplaçait au contact d'un homme -qu'elle pouvait juger estimable, là n'était pas la question — pour se déposer dans le cœur de l'homme jusqu'à l'espérance qu'il serait lui aussi aimanté par cette passion de vérité qu'en tout état de cause, elle aurait dû conserver pour ses préoccupations spirituelles et ses tendances mystiques. Le véritable amour, celui qu'elle convoitait dans son indéfectible idéal, n'existait peut-être qu'une fois par génération, sous forme d'exception qui confirme la règle.

Aussi, Nora n'ignorant rien de sa propension à perdre les pédales devant un sourire charmeur ou un homme plein de fougue qui lui parlait avec le sang de son érection, s'était engagée dans une période d'abstinence qu'en d'autres temps elle aurait jugée désolante mais qui s'imposait à elle comme le deuil de ses cuisants échecs, une purification pleine de contrition, une ascèse nécessaire lui ouvrant non pas les cuisses mais ce qu'elle estimait devoir cultiver en elle : son esprit. « On ne règle pas moralement un divorce qui met un terme à dix-sept ans de vie commune en avançant avec ses lèvres gonflées et pleines de mouillure vers un mâle aux abois qui va vous monter sans égard pour votre passé et vos impératifs de « dignité » ... et ne parlons pas de quête spirituelle dans l'amour ! L'époque n'est plus à la beauté mais à l'efficacité. Oh, je connais la musique ! D'abord, il y a entreléchage, puis un coup devant, un coup derrière et le lendemain matin, gueule de bois : seule

à recommencer tout le chemin du « pourquoi ces histoires sexuelles sont-elles si mécaniques et inhumaines la plupart du temps ? Ce sera toujours pire que de n'avoir rien fait ! »

Et elle savait de quoi elle parlait : voilà six mois qu'elle était séparée de son mari puis qu'elle s'était égarée dans les bras de deux hommes distincts. Et puis ? Rien, bien sûr ! Le premier était fort agréable physiquement, un collègue de travail de six ans de moins qu'elle ; il n'avait cessé de lui tourner autour depuis qu'il la connaissait, c'est-à-dire depuis quatre ans, mais elle l'avait repoussé par fidélité à son mari. Puis après sa séparation, elle se hasarda un jour à lui adresser un compliment sur son apparence générale avec une phrase somme toute insignifiante (« Tu as belle allure aujourd'hui, Marc) qui suffit à encourager ledit Marc à engager une nouvelle phase d'approche ; quand il apprit de surcroît qu'elle était désormais libre, une conquête active se mit en marche. Nora fut flattée de se voir convoitée après tant d'années où, sans avoir eu à l'éconduire franchement, elle s'était obligée à mettre une distance raisonnable entre eux. Il avait compris, s'était effacé et n'avait absolument pas eu de mots ou de gestes déplacés. Mais qu'à la moindre occasion, ce désir en dormance vieux d'au moins quatre ans et sans aucune assise concrète se réveillât sans hésitation, fût pour elle une délectable surprise : elle pouvait plaire, se faire désirer longtemps, ce qui pour une femme de quarante-six ans qui pénètre dans la phase cruelle d'un divorce, n'est pas négligeable. Et en effet, l'aplomb sexuel de Marc qui ne se contentait pas de miettes fut plus qu'elle ne pouvait espérer à ce stade de l'existence qui impose de se découvrir une solidité, une assurance nouvelle. Il l'aimait, il n'avait attendu qu'un signe pour s'autoriser à déclencher ses sentiments. Dès qu'il avait reçu les « oui » pour toutes ses invitations se succédant au rythme d'un jour sur deux (il ne tenait pas plus d'un jour sans relancer Nora, qui d'un café à prendre après le travail, qui d'un restaurant, qui d'une balade, etc.), son allant amoureux autant que sexuel obéissait à la force centripète de l'attraction qu'exerçait Nora sur lui. Quelques jours après leurs premiers baisers, Marc qui lui aussi était divorcé depuis cinq ans et avait connu toutes les errances des relations post-conjugales qui ne savent plus ce qu'elles veulent (il s'était essayé à vivre six mois avec une femme pour découvrir à la fin qu'il ne l'aimait pas), il attira Nora chez lui un soir après le travail – cela tombait bien, leurs enfants respectifs étaient chez les anciens conjoints en vertu des lois de l'alternance - au prétexte de lui montrer ses nombreux DVD en féru de cinéma qu'il se prétendait être. Nora pour qui les goûts en matière de cinéma, de littérature ou de musique répondaient à une forme d'intransigeance presque fanatique, fut déçue de découvrir dans cette collection de DVD de purs navets ; l'excitation qui aurait dû être à son comble ce soir-là, diminua d'un cran d'un coup, et elle découvrit qu'elle n'était pas là pour fonder une nouvelle idylle mais plutôt pour cuver son divorce, tous les conflits moraux et bassement matériels qu'il entraînait dans son sillage de douleur. Ce fut avec une libido largement entamée qu'elle se donna, mais la voracité de Marc n'en subit aucune modification. S'il

avait été cannibale, à n'en pas douter, elle aurait fini en petits morceaux finement débités, savamment cuisinés et dégustés avec gourmandise.

« Dieu que tu es belle » s'exclama-t-il quand il la vit nue, se débarrassant langoureusement de sa lingerie qu'elle avait pris soin de choisir dans l'après-midi, prévoyant à l'avance le festin nocturne. Elle avait une morphologie assez fine et tonique, des seins fermes avec des bouts érectiles, des courbes arrondies sur les hanches et les fesses, une peau parfaitement blanche contrastant avec une chevelure noire ; son visage était, de ce que disaient ses amis, celui d'une « femme fatale » et en même temps très enfantin, parfois : les yeux joliment effilés en amande d'un marron qui tirait vers le vert et la bouche encore bien pulpeuse, lui conféraient une adorable moue qui se transformait, dans un sourire, en visage mutin, malicieux et légèrement pervers. « Un beau petit félin » s'était-elle réjouie dans l'après-midi alors qu'elle se préparait pour le rendez-vous du soir dont elle pressentait le dénouement aisé. « Ouf, au moins je lui plais à celui-là... », pas comme cet imbécile de mari parti avec une minette de vingt ans de moins que lui. « Enfin, ce n'est qu'une moitié d'homme de toute façon et j'aurais dû m'en rendre compte avant. J'aurais couché avec des tas de types et je me serais amusée bien davantage. À quoi sert d'être si sexuellement attirante si c'est pour se cloîtrer dans la conjugalité où l'on finit forcément par tourner en rond ? »

Enfin, le moment des réjouissants préparatifs était terminé et il fallait répondre désormais aux fringales de Marc dont l'appétit ne semblait pas avoir de limites : le corps de Nora était caressé, tripoté devant derrière, en bas, en haut. Elle fit ce qu'elle put pour répondre aux gestes passionnés de son amant mais qui, à cause de ce qu'elle entrevoyait comme une faute de goût et bien plus encore, - un décalage évident de leur rapport au monde —, sentit qu'elle allait simuler. Quand, alors qu'il lui mordillait le bout des seins lui revenaient des conversations préalables dont aucune n'était parvenue à la captiver, s'imposa tout d'un bloc à sa conscience une manifeste incompatibilité d'exigence intellectuelle et esthétique, à un moment où se défilait eût été pire que la vénérable faute de goût de Marc – Dieu, quelle ténuité que le désir !- tout ce qu'entreprenait Marc sur son corps lui parut comme une série de maladresses répétées, la continuité logique de la déception globale qui montait progressivement comme un insupportable piège qu'il faudrait poliment supporter. Et cela alors qu'il était désormais le nez fourré entre ses cuisses à lui lécher ce qu'il croyait être son clitoris mais qu'il ne semblait pas atteindre. La suite pouvait se résumer à des « oh » ou bien à des « ah ! » auxquels elle essayait de donner une certaine force de conviction ; mais elle prit les choses en main dans l'idée de le faire jouir au plus vite afin que la comédie gesticulatoire dans laquelle elle se trouvait désormais embarquée s'achevât dans des délais où la lassitude de feindre eut risqué de finir par la trahir et le vexer : elle l'allongea, le suçait tout en le branlant, mais il était déjà fort excité. Puis elle

s'empala sur son sexe, fit quelques allées et venues d'avant en arrière assez langoureuses pendant une minute, lui demanda ensuite de mettre ses doigts à lui dans sa bouche à elle pendant qu'elle se mit en position accroupie pour glisser de bas en haut sur son membre, lequel sembla trouver cette façon tonique de le serrer entre ses jambes et de le masturber en con parfaitement à son goût. Les yeux de Marc, d'un très beau bleu outremer, semblaient lancer un faisceau de rayons causant sa propre hypnose. De temps en temps, pour offrir un air de crédibilité à l'allure générale de leur étreinte, elle se penchait en avant, toute langue dehors pour lui lécher ses lèvres avant d'enfourner sa langue dans sa bouche. Il fallait être efficace et elle connaissait quelques moyens pour l'être avec un homme : des petits coups de langue alternés d'enfouissements plus profonds, presque au fond de la gorge, le tout servi par un regard de succube, de tentatrice sûre de ses moyens, adoptant des phases d'ondulation et de prise sèche lui permettaient d'espérer n'en avoir que pour une demi-heure, maximum. Mais Marc, qui la convoitait depuis des lustres, s'était peut-être même déjà masturbé dans l'après-midi pour ne pas jouir trop vite. Il y avait un enjeu pour lui, un orgueil à caresser, et cette partie était sans doute plus importante que la réalité du plaisir de Nora dans cette affaire. De toute façon, elle ne souhaitait absolument pas malmenager cette part de lui-même liée à sa virilité, part dont il aurait besoin ensuite pour se sentir vite aimable auprès d'une autre femme. Il fallait préserver le moyen d'être délivrée de lui au plus vite.

Après ces ébats qui finalement ne furent pas aussi interminables qu'elle les avait craints, il fallut ensuite faire montre de tendresse, d'attention, de sourire appuyé de contentement, alors qu'elle n'aspirait qu'à rentrer chez elle. Elle fit ce qu'elle put. Après un temps qu'elle jugea décent, elle trouva à prétexter un rendez-vous fort tôt le lendemain matin dans l'idée de devoir s'en aller : elle devait amener sa fille faire une prise de sang à jeun, ce qui était faux bien entendu. « Mais n'est-elle pas avec son père cette semaine ? » Elle dut trouver un empêchement sur le vif, comme quoi le père avait un déplacement professionnel, etc. Dans la voiture, enfin, elle poussa un soupir de soulagement. « J'ai été correcte, polie : je l'ai bien baisé, il ne peut pas se plaindre. »

Bien sûr, il fut gênant, pénible, affligeant de devoir esquiver les appels, les demandes de rendez-vous dans les jours suivants. Elle dut s'expliquer, mais elle sentit au fond de son regard qu'il la haïssait, qu'il éprouvait la sensation d'avoir été utilisé comme un hochet pour passer le temps, consommé comme un vulgaire bout de viande. Plus elle s'excusait, plus elle lisait en lui la fureur qu'il contenait et l'envie de lui tordre le cou. Elle lui donnait presque raison, mais elle ne pouvait quand même pas rester avec lui par pure politesse ou espérer un jour supporter avec amour la platitude phénoménale de sa conversation, la médiocrité de ses goûts et plus largement, une sorte d'inculture qui pour elle était l'antidote absolu de toute libido.

Un mois plus tard, après contrition et abstinence, elle eut à vivre une rencontre peu ordinaire qui alors, aurait pu lui faire oublier en un quart de seconde l'amertume du divorce, lui permettre découvrir ce qu'étaient finalement le sentiment amoureux et le désir tout court. Mais quelque chose -le destin ? la malchance ? l'indécision ? ou peut-être tout cela ensemble avec l'incompressible désynchronisation des hommes et des femmes dans l'ordre des désirs aux soubassements complexes ?- plaça une digue entre ses aspirations et la réalité.

Nora travaillait comme salariée dans une association culturelle pour promouvoir des festivals en tout genre dans sa petite ville de Provence coincée entre deux rivières : le Verdon et la Durance. Au demeurant, c'est au titre de trésorier de l'association que Marc avait pu approcher Nora. Ce travail la conduisait à rencontrer des groupes de musique, des cinéastes débutants réclamant un lieu de tournage dans les paysages sauvages du coin et des subventions, des auteurs régionaux pas toujours très convaincants. Quelques artistes sortaient du lot et de l'obsession régionaliste, du reggae provençalisé à la sauce anti-capitaliste touillée au lait de chèvre bio à la surface duquel flottaient, au milieu des cendres de cannabis, quelques sales cheveux de crassouilleuses dread locks, le tout servi par un accent marseillais agrippé à une voix nasillarde auto-proclamée sœur de la poésie et des rebelles « hors système », encouragée par des potes et de la fumette à cultiver la paresse comme un retour pur à « l'état de nature ». Ces parasites inaudibles devaient quand même être promus dans les MJC de tous les « Trifouillis en Provence » comme le pastis, la pétanque, l'O.M et l'ennui que soulevait toute cette médiocrité. Rares étaient les fois où Nora disposait d'un champ libre pour inviter un véritable artiste, car les vrais artistes ne déplacent pas les foules et la rentabilité de son programme était observée au peigne fin. Le directeur des Affaires Culturelles de la Communauté de Communes, un vrai abruti parvenu là par des procédés malhonnêtes (enfin comme toutes les structures locales gangrenées par le népotisme, la corruption et le « placisme »), lui livrait une guerre sans merci, discréditant ses choix, réduisant ses fonds à peau de chagrin.

Mais voilà qu'elle correspondait depuis quelque temps avec un véritable écrivain abordant le Sud Est (Provence et Languedoc) comme il devait l'être, – un océan de beauté pollué par la marée humaine de l'imposture touristique, politique, économique, culturelle —, qu'elle souhaitait imposer dans le petit festival annuel du printemps. Il ne se trouvait nullement gêné de se retrouver parmi ceux-là qu'il dénonçait dans une petite manifestation, d'après ce qu'il disait dans ses mails. Leurs échanges s'étaient focalisés d'abord sur ces considérations professionnelles, lesquelles devinrent insensiblement plus personnelles. Le festival approchait et coïncidait avec la sortie de l'hiver et les retrouvailles spectaculaires du printemps : coquelicots par champs entiers, iris aux fragrances capi-

teuses, l'éclat des mille nuances de verdure baignées par des lumières changeantes. L'enchantement de la nature la prédisposait, après l'automne de la séparation, l'hiver d'une relation manquée avec Marc, à laisser ses sens à nouveau sortir en liberté.

Alors qu'elle avait adopté, après la mésaventure de Marc, une sorte de contrition où les douleurs anciennes se mêlaient en s'additionnant à l'échec du moment la labourant de remords, de chagrin, d'un destin frappé du sceau de la répétition, du malentendu, de l'impossibilité de l'amour, elle fut remuée par ces quelques échanges tout à fait virtuels. La photo de couverture de l'écrivain qui affichait une maturité triomphante de cinquante ans, un de ces hommes qui gagne sa beauté en vieillissant, l'assurance tirée de l'expérience mais virilement abordée, contribua à dessiner dans l'esprit de Nora, une projection de ses désirs : un homme solide comme un tronc, des traits forts mais qui s'équilibraient dans ce visage méridional, italien peut-être, assez proche de la physionomie d'Al Pacino, des mots forts, de l'ironie, et d'évidence, une poésie pudique, faisaient vibrer les cordes intimes de Nora. Les mots qu'il faisait jouer dans ces courriers, courtois et incisifs, laissaient deviner la dose d'agressivité de sa séduction et sa pudeur parallèlement.

Les deux traits provoquaient en elle un émoi érotique qu'elle se surprenait à apaiser par des séances de masturbation qui le plaçaient droit dans son champ de vision : cela commençait toujours par un moment où leurs deux regards se toisaient, se pénétraient, se suspendaient à d'insondables profondeurs, sans le moindre recours à la parole, dans cette compréhension où deux cerveaux reptiliens semblaient se mettre d'accord, s'échauffer, se communiquer un feu à distance. C'était de loin le moment le plus insoutenablement érotique de son fantasme : le regard brun de l'homme fixé dans l'hypnose de ses yeux clairs perdus dans l'excitation des espaces dilatés des désirs infinis. Ses doigts alors se caressaient longuement les lèvres, se portaient ensuite à sa bouche puis à ses seins qu'elle avait fermes et souples, descendaient sur les hanches qu'elle se pinçait se figurant ainsi que c'étaient les mains de l'écrivain qui se déplaçaient ainsi sur ses courbes marquées et pétrissaient sa chair. Il tentait de contrôler sa faim en l'affamant elle-même, en l'amenant presque au bord de la situation d'un être qui n'a pas bu depuis deux jours et qui s'agenouille devant celui qui tient son outre devant lui. Cette image achevait d'irriter ses nerfs et c'est alors qu'elle enfilait ses doigts dans sa chatte gorgée de mouillure. Il lui donnait à boire enfin, il remplissait cette béance qui conférait à cet homme son pouvoir de jouir de son besoin et de la faire jouir dans le même mouvement. Ses doigts humectés d'images et de jus, allaient et venaient dans l'orifice avec l'exakte coïncidence des séquences de son fantasme : l'homme gonflait en elle et son sexe durci avait effacé tout reliquat de précautionneux érotisme. La dépouillant du collier des bonnes manières, il lui avait délicatement baisé la gorge comme un vampire avant de la mordre. Enfin, dernier temps de sa masturbation, elle



se pressait le clitoris et maintenait un doigt dans sa chatte ; de cette façon elle atteignait le sommet de son plaisir où elle pouvait s'assimiler à l'homme lui-même dans son galop, dans cette absence à tout ce qui pouvait entraver l'atteinte du but. Il jouissait en elle mais surtout l'inondait maintenant jusqu'au fond des entrailles. L'étreinte imaginée avait été simple, par-devant, en missionnaire : face à face troublant où tout ce qu'il pouvait sonder en elle avait été ramené dans cette possession de ses mains, de son regard, lequel n'avait pas cillé une seconde, fermement planté au fond du sien comme pour faire rimer le mouvement de son sexe décidé à lui couper le souffle. La délectation ineffable d'avoir été vaincue jusqu'au fond du cerveau la pinçait encore, après l'orgasme simple où elle s'était juste allongée et relevée la robe.

Quand Philippe arriva, ce rare, trop rare miracle de la conjonction de l'image mentale et de la réalité, put se produire selon quelques étapes et manœuvres dilatoires. Sa pomme d'Adam, forte, ses poils drus d'une barbe mal rasée, ce regard fauve et presque taciturne, sa carrure large et sa taille assez grande, lui comprimaient le bas-ventre ; mais il fallait parler travail, activer les rouages de l'accueil, les civilités obligées de la communication. Elle l'emmena dans un café charmant, sur la place du village qui sentait bon le mois de mai, les grâces printanières des arbres reverdis et les passants plus nonchalants qu'à l'accoutumée. Il commanda une bière. Le trajet n'avait pas été bien long depuis Montpellier d'où il venait, mais tout de même, deux heures de route avec une chaleur qui annonçait un été brûlant, lui donnaient grand soif. Elle le sentit réservé, peu enclin aux grands bavardages, ce qui accentua l'attraction énigmatique qu'il exerçait sur elle. Elle lui avait réservé une chambre d'hôtel pour l'accueillir avec les allures officielles propres à l'objet de son invitation. Ces premières prises de contact furent chaleureuses mais pas engageantes du côté où elle les aurait souhaitées et imaginées dans ses fantaisies solitaires. Ils burent donc un verre en ville à l'arrivée, parlèrent du déroulement du petit festival qui commençait le lendemain soir avec lui en ouverture. Il avait prévu un panorama de « son Sud » bien à lui à travers ses romans. Puis, elle lui expliqua qu'avant le lancement du festival, ils auraient à déjeuner le lendemain avec quatre autres personnes : un photographe de la région, un journaliste de la Provence, une poétesse bucolique très en deçà du niveau de Philippe, et un auteur de polar de Marseille. Trois autres écrivains devaient arriver en soirée pour le petit festival qui s'étalerait sur deux jours. Elle avait demandé à Philippe, en tant qu'invité d'honneur et d'exception, de rester une journée après le festival pour profiter d'un restaurant offert par l'association, et, s'il le souhaitait d'une visite d'un ou deux lieux du coin de son choix, avec elle pour l'escorter. Il avait accepté, mais avait précisé : « Jeudi, je devrai retourner à Montpellier ». Elle n'avait même pas demandé si des obligations familiales l'attendaient, femme, enfants, métier, comme souvent pour les écrivains qui travaillent en dehors de leur activité de romancier. Il faut dire que cette éventualité ne l'intéressait pas dans ses projections fantasmagiques,

mais la contrainte du retour le jeudi, lui fit soudain comprendre qu'elle s'était unilatéralement monté le bourrichon et que, même si elle se montrait dans une séduction active, lui, de toute évidence avait d'autres priorités appelées « jeudi », pour l'instant.

Quand Nora eut déposé l'écrivain à son hôtel le dimanche soir, elle n'osa même pas lui proposer de venir prendre un petit apéritif chez elle : redoutant de mal dissimuler son désir qu'il fallait bien brider au nom du saint « jeudi », elle pensa qu'il pourrait être embarrassé par une telle invitation. Elle lui laissa son numéro au cas où il aurait besoin de quelque chose d'ici le lendemain, puis le salua à l'entrée. Mais juste avant de lui dire son bonsoir, il lui lança un regard absolument félin et lui demanda : « Même en pleine nuit, je peux vous appeler ? ». Elle sourit et répondit : « Oui, même en pleine nuit ». Puis il lui fit un signe pour la saluer : « À demain. ». Elle s'en tint là et rentra le soir sans même oser s'aguicher devant le miroir en l'imaginant mort de désir.

La bonne surprise arriva le lendemain matin aux alentours de 10 heures ; depuis 8 h 30, levée et habillée, elle s'affairait à régler les derniers détails du festival : le restaurateur pour le midi avec un menu unique, les tréteaux prêtés par la mairie etc. Puis à 10 heures, elle entendit sa voix dans l'écouteur du téléphone : « Voudriez-vous prendre un petit-déjeuner avec moi ? Je sais que vous devez être très occupée, mais une petite pause... »

Elle fit mine de réfléchir un instant : « Attendez, je regarde si je n'ai pas oublié un rendez-vous avant l'accueil des autres à midi. » Elle tourna quelques pages bruyamment, celles du premier livre qui tomba sous son nez, son agenda étant rangé au fond de son sac. Puis accepta.

La patience... Elle se rappela ce que lui avait dit sa grand-mère sur les hommes, quand de temps en temps, du haut de son grand âge, elle s'était laissée aller à des confidences ou à des réflexions qui avaient toujours étonné Nora par leur audace : « Les hommes chassent comme des chats. Ils observent longuement l'oiseau qui picore insouciamment et compte sur sa rapidité pour s'envoler à l'approche d'un danger. Le chat est si discret que le moineau pépie bruyamment. Son attention détournée, alors que le chat ne rate rien de ses tressautements légers, l'oiseau sera pris au moment où il pousse son plus beau chant, tout en grâce et légèreté. Le chat, sans le tuer, lui tranche à moitié la gorge et l'amène dans un endroit tranquille où il contemple longuement son trophée, lequel n'a plus la force de s'échapper bien que le chat semble lui accorder la liberté en desserrant l'étreinte. L'oiseau rassemble une de ses dernières forces à la faveur de cet instant de liberté et le chat au comble de sa griserie, lui donne le coup fatal de ses griffes et de ses canines. Ce que le chat cherche avant tout, c'est la victoire de sa force sur la beauté de l'oiseau. Voilà ma fille de quoi il faut se méfier avec les hommes. Il faut être plus fine qu'eux, sinon ils te mangent ou te rendent si

malheureuse qu'ils fanent la beauté de leur proie. » Ces paroles opportunément remontées à sa mémoire ne la freinèrent pourtant pas dans ses dernières retouches devant le miroir pour faire ressortir d'un trait de crayon ses prunelles marron clair qui tiraient vers le vert et ses lèvres qu'elle repassa d'un rouge vif... Elle changea aussi de tenue optant pour une robe plus échancrée et plus courte découvrant des mollets galbés par des chaussures noires à talon. Sa tenue clairement agressive, révélait outrageusement ses intentions. Elle se jugea vulgaire d'être si démonstrative. Tant pis. « À lui de jouer. »

Seul, au fond du café, il feuilletait le journal avec des lunettes de presbyte. Lui au moins ne trompait pas sur son âge, contrairement à elle qui apparaissait dans la sexualité affirmée d'une femme de trente, trente-cinq ans alors qu'elle en avait quarante-six. Mais le moment de douter, de se trouver bien idiote à jouer encore la comédie de la séduction (jusqu'à quel âge se livrerait-elle à ses futilités ? Jusqu'à quand faudrait-il qu'elle vibrât d'exister sous le regard d'un autre comme une plante qui se redresse dès qu'un rayon de soleil vient la caresser ? Ce moment viendrait-il autrement que par une fatalité de l'âge et de la laideur ? Par une volonté tranquille de se sentir pleine sans ces recours aux apparences artificieuses ?) reculerait de quelques heures face à la morsure irréprouvable que la Vie, dans son intelligence perfide, lui envoyait ; la lucidité, le blason aigret de la conscience de mort, ne cédait à la joie que le rebut de ces instants envahis par le lys gracieux de la vie des sens. Et à quarante-six ans, quelle émotion pouvait-elle encore la ravir à la certitude d'avoir enduré tout ce que l'expérience comporte de désillusions, d'échecs, ou simplement, du désabusement ? Que lui resterait-il à aimer de l'existence une fois que ses enfants seraient assez grands pour se débrouiller sans elle, quelle part du monde pourrait-elle brasiller dans ses yeux las qui auraient tant lu, tant vu et connu ? Cet homme, ce Philippe assis au fond du café à feuilleter les nouvelles du jour avec ses lunettes de presbyte, lui paraissait comme une réponse, la meilleure qui soit, c'est-à-dire absente de tout langage, pour tromper un instant le crépuscule qui l'attendait hors d'ici, dans les raouts et les politesses, les dégoiseries pseudo-culturelles, les factures à payer, les nuits de solitude, les rides et le relâchement du corps contre lesquels des entretiens comme pour ceux d'une voiture, se rendaient nécessaires. Non sans espérer que ses efforts cosmétiques pussent offrir à masquer ce que les chagrins profondément ancrés dans son âme de femme humiliée par un homme qui au bout de plus de quinze de mariage l'avait purement et simplement laissée à la décharge pour une reprise plus jeune et plus fringante, elle avançait dans l'imaginaire d'un érotisme retrouvé qui, moins que le printemps effaçant miraculeusement la lumière blafarde de l'hiver, pourrait au moins en exhaler l'appel du fond de ses yeux brillants. Désormais, ils considéraient fixement l'écrivain qui l'avait invitée pour un café, signe peut-être qu'il s'était placé comme le chat de l'histoire de sa grand-mère face à l'oiseau pour en connaître tous les mouvements avant de l'attraper. Mais l'oiseau, en l'occur-

rence, du fait qu'il déjouait l'effet de surprise en atours calculés pour attirer l'œil du chat, n'allait-il pas retirer au prédateur son plaisir ? Cette clairvoyance, Nora l'avait recluse à l'arrière de sa conscience : à quarante-six ans, elle n'avait plus le temps de jouer à l'oiseau qu'un frais chasseur aurait envie de mordre à la gorge ; elle n'était plus ce petit moineau imprudent et gaiement posé sur le toit du monde à gazouiller le bonheur de sa présence dont la Nature, généreuse et cruelle, n'avait pas encore choisi de l'exclure. L'ode à la vie n'était plus que la prière pour ne point mourir. Il en est ainsi des femmes esseulées qui, à l'orée de la fin de leur période reproductive, se retrouvent interdites d'amour, bannies des joies de leur jeunesse, répudiées par l'homme qui les a engrossées. Nora savait que sa chance de rencontrer un homme à la fois libre et séduisant, solide et intelligent, était quasi nulle. Alors, maladroitement, et vulgairement (avait-elle rajouté à sa panoplie de sensations), elle tentait de capter le regard de Philippe, qui pour séduisant qu'il était, pour intelligent qu'il ne manquait pas d'être non plus, talentueux aussi, n'était peut-être pas disponible. Cela semblait ambigu. Il ne disait rien de cela, ni de son retour programmé le « jeudi ».

Il s'était mis à parler de sa conférence du soir comme pour la répéter avant de la livrer à l'auditoire : la Provence de l'écrivain rejaillissait dans un parcours de citations qui alternaient de grandes phases descriptives et des sentences incisives comme « La Provence ? Cela existe encore ? Ah oui, les boutiques l'affirment et en vendraient même des morceaux. » Il voulait la toucher par son ironie et elle y répondait en rappelant la façon dont on considérait la culture dans les instances des mairies de la région... Ce fut un moment de pure conversation et comme la veille, il ne se passa rien, à part ce geste de cette main sur son épaule qui s'attarda et en profita pour caresser le grain de sa peau quand il lui annonça qu'il voulait faire un saut à son hôtel avant de rejoindre le groupe d'artistes autoproclamés pour le repas. Nora, elle, n'avait plus envie de rien : ni de voir l'écrivain, ni de voir les autres. Elle se conditionna à passer cette journée en pilote automatique de sa fonction, en « lubrifiant relationnel » : ainsi se tournait-elle en dérision. Et la caresse à l'épaule du matin ne provoqua en elle qu'un émoi furtif vite rangé au rang des espérances facticement entretenues.

Et en effet, la journée passa : trois heures à table avec des artistes mineurs et d'autres moins mineurs. Moins ils étaient mineurs, moins ils parlaient. Philippe était resté silencieux quasiment tout au long du repas et cette fois, elle ne fit même pas l'effort d'un regard, d'une pose avantageuse, d'une parole expressément adressée à lui. Heureusement, elle put rentrer, faire une sieste et se galvaniser de désenchantement : « Je ne sais même pas pourquoi l'idée de lui plaire s'est ancrée dans ma cervelle. Mais enfin ma p'tite, plus tu penses à séduire et moins cela arrive ! Quel âge as-tu enfin pour te laisser envahir par l'espoir comme une midinette devant son idôle ! Quelle idiote, incu-

rable idiote ! Où le chagrin et la solitude te mèneront à ce rythme ? ». Elle repartit ferme dans son intention de dégonfler sa fâcheuse tendance à la mystification.

Vint le soir et la conférence de Philippe avec ; le vent s'était levé et quoi que d'intéressant et de provocant qu'il pût dire – et qui ne manquât pas de faire réagir les amoureux transis de la Provence —, l'air frais énervait le public et gâchait un peu le plaisir de la soirée. Il était trop tard pour rapatrier l'auditoire et le conférencier dans la salle des fêtes prêtée par la mairie. Vers 23 heures, quand tous les habitants eurent quitté les lieux, Nora dut encore s'entretenir avec les agents de la mairie pour les séances de signature du lendemain. Philippe discutait avec une des rares lectrices de ses romans en attendant Nora qui n'aspirait qu'à rentrer chez elle et à s'effondrer dans son lit. Quand enfin, elle se tourna vers Philippe qui disait au revoir à la lectrice d'une soixantaine d'années, il était tard, elle avait froid et se sentait fatiguée.

« Bien voilà, j'espère que vous êtes satisfait, nous avons fait de notre mieux, mais le vent...

- Oh, ce n'était pas grand-chose que ce vent, je n'y ai même pas pensé. Il affichait un franc sourire, un de ceux qui instantanément provoquent une réponse des nerfs. Elle sentait ses seins se tendre, mais elle ignora la sensation.

- Il reste la journée de demain : là, vous pourrez, je pense, vendre pas mal de livres.

- Êtes-vous trop fatiguée pour prendre un dernier verre ?

- Oui, répondit-elle sans hésiter. »

Et pensa-t-elle : pas le temps de jouer au chat et à la souris, j'ai du boulot, moi. Fièrement, comme un danseur de flamenco claquant le talon au sol, elle se détourna de l'écrivain et lui souhaita le bonsoir sans même déchiffrer la réaction dans son regard.

Le lendemain, elle remplit son office avec professionnalisme, mais Philippe la sollicita davantage, s'essaya à se rapprocher d'elle pour établir une forme de complicité. Elle le laissa faire, mais déjà, oui, déjà, quelque chose de l'intensité de son désir des jours précédents s'était un peu émoussé sous les coups de la volonté et de ce qu'elle se rappelait se devoir à elle-même après les mois douloureux où elle avait vu partir son mari pour une jeune fille : le maintien en dignité. Finalement, le désir ne lui parut qu'une poussée qui suivait des variations physiques : une fois la chaleur

maximale atteinte, sauf un principe qui le maintenait à cette température, il devait logiquement baisser.

Elle se rappela qu'elle lui avait demandé de rester le lendemain pour lui faire visiter un ou deux lieux de son choix en tant qu'invité d'honneur, ce qui maintenant l'agaçait. « Pourvu qu'il ne s'en rappelle pas ou qu'il ne me relance pas là-dessus. Vu comme il se montre cynique avec la Provence, en plus... ce ne sera pas une partie de plaisir. » Le cynisme qu'elle avait apprécié dans ses romans comme dans ses réparties, la portait vers un autre sentiment maintenant : l'ennui du verbeux, du pompeux, du bavard et de l'indécis sexuel. Sa passivité planquée derrière une posture fat n'était que le cache-misère de son inaction. Comme son regard sur lui changeait à présent que son désir flanchait, se dégonflait comme une baudruche sous le vent printanier de la contrariété ! « Comme j'ai l'âme mauvaise et versatile ! » pensa-t-elle avec la sévérité d'une moraliste et la tendresse du réflexe immédiat à la déculpabilisation ! « Si encore il avait été pleinement équivoque avec moi, mais toute cette projection ne vient que de moi ! » Elle reconnut sa mauvaise foi mais n'en démordit point d'autant que le vent, plus léger et doux que la veille au soir, semblait tourner en sa faveur : Philippe, clairement, essayait d'attirer son attention, de la retenir à son stand pour discuter avec elle. La grand-mère de Nora avait tout de même oublié de mentionner une suite à sa fable du chat et du moineau : quand le chat attend trop, l'oiseau va chanter plus loin. Et bien sûr, c'est en ne cherchant plus à le séduire, qu'elle l'obtint.

Cette fois le festival était fini. 18 heures : huit heures de dédicaces pour les écrivains sous un beau soleil de printemps. Cette journée avait été interminable, mais Nora, après ce genre d'organisation bénéficiait toujours d'une semaine de vacances en compensation de la lourde charge qui lui incombait.

Philippe l'aida à ranger les chaises, la remercia chaleureusement, troquant son expression un peu taciturne contre des sourires radieux et répétés que Nora interprétait comme l'ouverture qu'elle aurait aimé sentir la veille. Mais elle jubilait tout de même de le voir tournicoter autour d'elle. Cette fois, il sortit du bois :

« - J'insiste beaucoup pour vous inviter à prendre un verre, vous le méritez bien ! Cette journée fut une réussite, tous les auteurs ont bien vendu. Vous avez fait un travail remarquable. Une fossette soulignait ses compliments et à nouveau, elle sentit la tension du bout de ses seins. Mais cette fois, Nora, galvanisée par l'évident appel du pied que lui transmettaient les ondoyantes manœuvres de Philippe, proposa audacieusement de prendre le verre chez elle.

- Excellente idée ! »

Elle habitait à moins de cinq minutes du centre-ville en voiture, dans un quartier excentré, aux abords de la forêt qui s'étalait à perte de vue dans les collines environnantes ; pendant le trajet en voiture, elle tenta de maîtriser son excitation, mais déjà Philippe avait posé sa main sur sa cuisse en jouant à la passer sous sa robe sans la relever et à la faire réapparaître sur le genou. À quel moment s'étaient conjoints l'audace et l'envie ? Les mains posées sur le volant, Nora n'eut d'autre choix que de laisser Philippe disposer de sa cuisse dont la main semblait mimer, par ses doux allers et venues entre le dessous de la robe et le genou découvert, la scène ultérieure qui allait les unir. Cette surprise la foudroya : l'intelligence du chasseur avait eu raison de toutes ses oscillantes tergiversations. Sa grand-mère aurait applaudi à la vérité de son bon sens, de son anthropologie intuitive : il le tenait ferme maintenant son petit oiseau, son instinct avait élu le moment propice où ils ne pourraient plus faire machine arrière et mieux encore, Philippe lui donnait l'impression que c'était elle qui l'amenait là où il voulait venir, le loup se frottant les mains d'être conduit dans la bergerie par la brebis elle-même.

Avançant la voiture vers la prise finale, ses mains occupées à tenir le volant, habilement contraintes à consentir aux caresses du chat, lequel prenait tout loisir de pianoter sur la cuisse, – ses doigts gagnant à chaque glissement sous la robe un centimètre de plus jusqu'à atteindre l'entrée de sa fente qu'il frôlait à peine, mais qu'elle sentit comme une onde électrique sous le tissu de sa culotte —, Nora mouillait déjà.

À peine sortis de la voiture, les voilà sur le pas de sa maison, elle, la poitrine sortie de sa robe en train de rétrécir à vue d'œil, relevée en bas par les mains de Philippe, défaite en haut pour sortir ses seins. Elle était prise dans un tel assaut de mains et de langue qu'elle ne se rendait plus compte qu'elle était presque nue devant chez elle ! Il arrêta le festin au moment où Nora, l'esprit complètement égaré, commença à palper son sexe dur sous son pantalon, comme un animal habité par des réflexes.

« - Rentrons, susurra-t-il à l'oreille dont il mordillait le lobe pendant que les yeux mi-clos, un soupir d'aise s'échappa de sa gorge dégagée et offerte à ses griffes, à ses dents.

- Oui, oui, se reprit-elle. »

Elle ne traîna pas à trouver les clés dans son sac, et une fois à l'intérieur, il s'approcha d'elle comme un véritable voyou, dans une démarche de repris de justice, l'œil fou, le couteau dans le

sourire ; elle sentait avec délectation que le monde des civilités était loin derrière eux et qu'enfin, il allait la violer dans l'accord consenti par la Nature entre le désir mutuel de l'homme pour la femme – duquel sa fécondité dépend — et le chaos originel où ce désir puise ses forces à travers de prodigieuses collisions d'atomes, des violences tectoniques, des foudroyantes électricités célestes. Quand Philippe plaqua Nora au mur du salon, il laissa le récit des origines se dérouler dans ses mains attirées par le corps de Nora comme par un champ magnétique puissant, dans la lave bouillante qui circulait dans son sexe et dans ses yeux traversés par deux courants contraires, celui de l'ordre amoureux caressant son rivage et celui de la colère à l'origine de tout mouvement. Son regard fou la fixait et Nora n'était plus que la matière délicieusement soumise par laquelle le demiurge allait modeler son drame puisé dans le chaos de la force primitive de la création. Il lui avait immobilisé les mains, les plaquant au mur du salon dans lequel désormais il livrait l'assaut de sa guerre sur sa victime amollie par sa fougue et abandonnée à la beauté cruelle de l'immémoriale conquête de l'homme sur le corps de la femme. Il ne lui retira pas ses vêtements, il les arracha et si ses crocs avaient été ceux d'un loup, ils auraient au passage déchiqueté quelques morceaux de chair. Les mains de Philippe semblaient démultipliées dans ses impositions : il pétrissait les seins de Nora puis lui enfournait ses doigts dans le con. Et toute cette violence ne fut à Nora que caresses, comme si l'eau glissait sur elle. Son corps palpitait littéralement comme un oiseau blessé et immobilisé sous la patte d'un félin : quand Philippe enfonçait sa langue dans la sienne, elle ouvrait plus grand les cuisses, cherchait instinctivement à joindre au liquide chaud dégoulinant de sa chatte, l'élément contraire et complémentaire du sexe dur que désormais elle tenait entre ses mains, Philippe prenant alors assaut de sa gorge. Puis dans le mouvement de fureur qui les habitait, il plongea un long instant son regard dans le sien, se laissant branler, appuyé de ses deux mains sur le mur au-dessus d'elle. Nora captait avidement les vagues qui passaient dans ses yeux dont il ne soumettait pourtant qu'un résultat de fixité parfaitement immobile. Elle le déshabilla complètement aussi et découvrant son buste large et velu, elle se sentit aussi frêle qu'un petit animal sous les serres d'un aigle : elle jouissait déjà d'être l'objet de sa sauvagerie inouïe, de son viol primordial. Un instant, les forces semblèrent s'inverser tant il semblait à présent dans une accalmie tendue et concentrée : elle enfonça ses doigts dans sa bouche pour fluidifier ses mouvements sur son sexe, foyer terminal de tous ses nerfs courant vers ce delta. Puis, subitement, il quitta son hypnose passagère en lui relevant les jambes, la calant brutalement sur le mur et l'empalant dans un élan d'excitation guerrière : il retira son sexe de ses mains pour le ficher comme un javelot lancé dans une course précise, au fond des entrailles de sa cible. La tête de Nora cognait contre le mur dans l'énergie de la cavalcade. Des cris jaillissaient de sa gorge et lui aussi poussait des gémissements rauques de bête enhardie de sa prise. Il était magnifique de sauvagerie, d'instinct, de bestialité, de violence : Nora partie loin derrière ses yeux fermés, les ouvrit un instant alors qu'elle sentit Philippe ralentir la cadence et adopter des



mouvements plus amples. Il la fixait ; rencontrant son regard, il lui sourit. Ce fut comme s'il pénétrait le fond de son âme, comme si les coups de bélier s'enfonçant dans sa chair n'avaient pour but que d'assouplir l'enceinte de son être et que s'y trouvant, il prenait l'air heureux et tranquille du conquérant arpentant ses terres en nouveau seigneur des lieux. Son visage détendu dessina un sourire dans le recueillement tendre et fougueux de la cérémonie du désir. Nora en fut saisie et crut sentir l'éternité pour la première fois de sa vie, ou plus vraisemblablement renaître à cette sensation oubliée. L'histoire intemporelle de l'homme et de la femme depuis la Genèse semblait remonter de leurs humeurs mêlées jusqu'à ce sourire où enfin ils comprenaient ce qu'ils étaient l'un pour l'autre dans le dessein du Créateur depuis qu'Adam et Ève eux aussi s'étaient « connus ». Il lui caressait doucement le visage à présent et s'approchant de son oreille, murmura :

« Prends-moi dans ta bouche, belle Nora. »

Les mots glissés dans l'oreille lui furent une extase mentale placée dans l'envie désormais totale qu'avait Philippe d'avoir accès à son corps. Elle s'agenouilla en glissant le long de son buste et put regarder ainsi le vit de Philippe qu'elle avait senti dans son corps et dans ses mains. Une pensée passa fugacement dans son esprit que le sexe des hommes n'avait pas été conçu pour être admiré par l'œil ; le sien, tendu, gonflé, de taille et de circonférence qui ne choquait aucune norme, lui fit comme tous ceux des hommes qu'elle avait connus, cet étrange effet d'impersonnalité, presque de partie séparée du reste du caractère et de la physionomie, ne révélant rien de Philippe en tant qu'individu bien distinct. Et avant de passer sa langue sur le gland, elle pensa qu'un homme devait occuper son temps à s'approprier cet organe qui ne semble revêtir sa complexion particulière que dans une grotte féminine. Le pénis s'engouffra nerveusement dans la bouche de Nora qui faisait venir sa salive pour que sa langue glissât voluptueusement sur l'organe roide. La langue s'entortillait autour du membre sensible et les caresses portées à cette excroissance semblaient remonter toute la moelle épinière de Philippe jusqu'au cerveau. Il ne ratait rien des mouvements de bouche de Nora qui sentait l'extase érotique de l'homme placé au bout de son regard : à lui, il fallait voir toute la scène, à elle il fallait tout sentir, et surtout le viol permanent que les yeux de Philippe perpétreraient sur sa chair dont il cherchait à déchirer l'épiderme. Elle jouissait d'orgasme mental qui dilatait tout son être – corps et esprit — vers lui ; le temps absenté à lui-même suspendait ses minutes et ne diffusait sur les corps que ce qui lui restait de lumière dans le crépuscule naissant. Il caressait ses cheveux dans ces derniers rayons, les plus flamboyants de la journée, jetant son regard au-dessus de la figure de Nora dont la position faisait ressortir la croupe. Au cœur de ses émotions indivises, il frémit du don que formait cette vision d'une femme qui lui était une offrande de la Nature tout entière à son imméritante grossièreté masculine.

Enfin, il lui dégagea la tête et pris d'une rage courroucée par les lapements de langue sur son sexe gorgé de sang, la saisit par les cheveux, la retourna et acheva de mimer son viol dans les fesses déjà prêtes, mouillées, dilatées par l'excitation de Nora qui aurait ouvert son ventre pour s'y laisser pénétrer. Il rentra sans précaution aucune dans l'étroit orifice pendant que Nora cambrait ses reins à la violence de Philippe, violence qui comblait son plaisir en ce qu'elle éprouvait par elle l'incroyable force du désir que son corps inspirait à cet homme, et c'était précisément de là que l'orgasme de son cul électrisa ses gémissements. Puis, la secousse fut si énergique et le membre de Philippe si tendu, qu'elle se sentit déchirée : c'est à ce moment-là qu'il éjacula, de plusieurs jets au fond de son cul. Enfin, comme le paysage après le passage de la tempête, tout se calma, s'attendrit : ils se chérissaient, se caressaient, s'embrassaient. Il semblait à Nora qu'au-delà de la joie présente, le ciel lui envoyait sa guérison. Quant à Philippe, il était ému et émerveillé, repu, épuisé.

Après des rires complices, le vin des amants que Nora alla chercher nue dans la cuisine, ils convinrent de s'assoupir ensemble. Ce fut une nouvelle extase de sentir Philippe l'entourer de ses bras, de sentir son sexe contre ses fesses tandis qu'elle lui faisait dos et qu'il passait sa main sur le dénivelé de ses courbes, comme si en cette nuit toutes les variétés de l'amour, du désir attendu puis assouvi jusqu'à la complicité tendre de deux amants qui s'étaient aimés jusqu'au bout de ce que leurs sens réclamaient l'un de l'autre depuis leurs excitations secrètes et tranquillement effeuillées jusqu'au cri final, leur avaient été gracieusement prodiguées par une instance affable et convoitée de tous les hommes : une sorte de Dieu des amants aussi capricieux qu'ambivalent et trop rarement généreux.

Aussi Nora s'endormit-elle le cœur empli de gratitude d'avoir pu à nouveau être comblée après ces moments difficiles où son mari n'avait cherché qu'à s'en débarrasser pour plus jeune, plus fraîche, plus excitante qu'elle. À cause de lui, elle s'était sentie vieille et repoussante dans le reflet cruel qu'il lui avait renvoyé. En s'endormant, elle se considéra vengée, mais vengée non par le succès d'une action macérée dans le ressentiment, non pas de cette victoire à la Iago rongé par la jalousie, mais de la plus juste et rassérénante vengeance qui soit à l'orgueil : celle du luxe de pouvoir oublier sa rancœur où l'offensant laisse l'offensée après les passages de ses meurtrissures, celle de pouvoir l'ignorer par une victoire plus belle et plus éclatante pour le bonheur et la jouissance d'être reconnue là où un autre vous méprisait. La seule véritable guérison pour tous les cœurs abandonnés qui crient vengeance et pleurent l'amour perdu, reviendrait à leur offrir ce que les félons leur retirent par la voie d'un autre qui enorgueillit l'âme si sauvagement dédaignée.

La nuit s'enroula sur les deux corps et le jour qui vint amena de nouvelles et merveilleuses surprises.

Le vent était tombé laissant le soleil chauffer les peaux d'ardents rayons. Il y avait souvent en Provence des journées de printemps qui ressemblaient à celles d'un été ; et l'on se prend alors à rêver, dans ce trompe-l'œil des saisons, de cette liberté des corps si peu revêtus et toujours au contact des sensations qui la font frémir : un bain dans l'eau froide tandis que dehors la chaleur fond comme du plomb sur la peau. L'on voudrait déjà y être à cet été, mais subitement, la giboulée brise l'impatience : les cycles cosmiques imposent leur temps.

Elle se réveilla un peu plus tôt que lui et par souci de lui plaire, se fit un brin de toilette, enfila une robe, prépara un café et s'interrogea sur la journée à venir. Comme il était drôle, maintenant que le jour irradiait le salon où elle s'activait, que la pudeur si vite envolée la veille se récupérât au petit matin. Après sa douche, elle se vit nue, et se trouva extrêmement désirable, surtout ses seins qui semblaient plus juteux qu'avant d'avoir fait l'amour ; elle se tourna et songea à l'usage vigoureux que Philippe avait fait de son cul... La mémoire sut déclencher à nouveau en elle cette dilatation par où elle sentait une fois encore son cul jouir ; et il n'était rien d'aussi intense que de jouir de son cul car cela signait l'absolu consentement de la femme au plaisir de l'homme, qui passait par une déchirure, un degré supplémentaire d'introduction dans le fantasme de la pénétration et du viol qui s'y adjoint. Elle mouilla rien qu'à l'idée que Philippe vînt la défoncer toute la journée.

Il dormait encore et elle vint s'allonger contre lui, se tortillant et se frottant les fesses contre son sexe ; elle sentit alors tout le corps de Philippe se réveiller, et ses mains directement chercher les seins, la source chaude entre les jambes, les doigts se faufiler dans le cul qu'elle lui présentait en creusant la cambrure. Elle ne le voyait pas, nouvelle excitation, comme si elle offrait sa croupe à n'importe quel inconnu qui n'hésiterait pas à venir se soulager en elle... Cette idée éveilla tout ce qu'il y avait d'infini dans cette imagination qui avait trop longtemps dormi sans être suscitée par des palpitantes caresses. Plus le corps exulte et plus il en réclame.

Philippe la tenait en petite cuiller et il bandait ferme en sentant le cul de Nora à ce point gourmand. Il l'immobilisa de ses bras et il rentra titaniquement dans l'orifice sans cette fois les préparatifs gradués de la veille. Puis dans le désordre des sens et pour les incendier de nouvelles caresses : « Alors comme ça, tu veux que je t'encule.

La folie dans la tête, Nora tout à trac répliqua :

- Non, je veux que tu me défonces, que tu me déchires, que tu me violes !

- Ah oui ! Et bien, c'est exactement ce qui va se passer, ma p'tite ! »

Et d'une main il lui tint la tignasse, de l'autre, saisit son sexe et l'introduisit nerveusement dans le cul de Nora ; puis la main libre, titillait le clitoris et palpait les seins de ce corps offert qui criait déjà. Nora jouissait physiquement, de tous ses nerfs ; en elle n'affluait cette fois aucune image mentale, l'esprit vide rempli par le corps. Elle était réduite à l'animal, à la chienne qui aurait fait passer une légion d'hommes sur son corps jusqu'à la satiété similaire qui comble la faim après un festin précédé de kilomètres de marche dans le froid. La vie débarrassée de tous les encombrants – inhibitions, précautions, mémoire — se manifestait à l'état pur et la faisait jouir dans des cris qui résonnaient dans toute la chambre comme l'écho d'un animal en rut entendu dans la forêt, plaintif et inéluctable. Ce corps qu'elle croyait condamné à tout jamais au bannissement de cette existence brute rejaillissait comme la source longtemps obstruée par des blocs de pierre qu'on aurait retirés. Philippe, vivait lui aussi, grâce à l'intensité que Nora lui communiquait, une exceptionnelle expérience des sens, le fabuleux enchantement de pénétrer à travers cette femme, le féminin tout entier.

Le sexe de Philippe gonflait d'une façon extravagante jusqu'à la douleur. Nora eut mal ; ses chairs se déchiraient et un instant, il lui en fallut de peu – comme le plaisir est ténu et s'entretient avec la douleur ! - qu'elle demandât à Philippe de sortir, de l'épargner. Elle lui fit comprendre, en posant ses mains sur ses hanches comme pour le tempérer, qu'il fallait ralentir, se retenir un peu ; et c'est là que Philippe, enragé dans l'envie toute proche de jouir, bloqua le corps de Nora et la déchira affreusement comme elle lui avait demandé avant.

« Je vais te défoncer jusqu'au bout, ma belle, ne me retiens pas. » Pendant une minute, elle fut violée non dans le malicieux consentement de deux désirs torrentiels qui se fantasment dans les délires hyperboliques d'un accomplissement infini, mais cette fois dans le littéral du mot, en allant contre le plaisir immédiat, vers la douleur physique qu'une femme doit éprouver pour connaître son immensité, de même qu'il lui faut passer par un faite de souffrance pour s'émerveiller de la plus inouïe des joies, l'enfantement. Et ce fut une autre sorte de plaisir que ce déchirement, – une soumission, un viol s'insurgeraient les féministes : mais sur quoi reposait la croyance qu'aucun plaisir ne vient d'une douleur ? La médecine ? Sûrement pas ! L'accoucheur assistait quotidiennement à ce mariage de joie et de douleur. Le psychologue ? Oh, à voir comme les individus s'accrochent à leurs souffrances, il sait la façon dont elles se mêlent au plaisir. Le fervent religieux ? Il n'est pas homme qui fasse dépendre davantage sa foi à son sacrifice. Et la femme ? Que voulez-vous ! Aimer un homme est source d'immense douleur ; nous sommes prévenues et nous pouvons toujours nous y refuser. Peut-être sommes-nous à l'aube d'une nouvelle ère où la femme recueillera enfin les joies méritées par des siècles de sacrifice avec d'autres femmes ; peut-être aura-t-elle raison des invincibles pulsions violentes des hommes et qu'enfin, la prophétie de Rimbaud sur les femmes s'accom-

plira, balaiera notre vieux monde vers le triomphe de la beauté, de la pureté, de la célébration de la vie.

En attendant, Nora jouissait de douleur, et nul n'eût pu le contester ; ce n'était bien entendu pas dans l'ignoble violence du viol, mais dans le jeu du viol, dans la zone trouble où, pour que le jeu ne se cantonne pas qu'à un rêve de transgression, il doit voir ses règles légèrement dépassées. Car, au grand dam des féministes, la pureté du plaisir provient essentiellement de son opacité, du mélange de deux désirs, l'un convoitant l'amour, l'autre, la souillure. Dans ce marécage, le plaisir s'épanouit.

Le plaisir de Nora, après coup avait été de loin le plus ambigu de sa carrière amoureuse, le plus excitant parce qu'il sortait non pas de la généreuse idée d'une nature copulatrice à la lumière tendre d'un printemps, mais bien d'un orage d'été, d'une foudre électrisant le ciel comme dans une grande colère après être resté si calme et si uniforme, désireux de montrer ses agitations électro-magnétiques, ses violences cosmiques. Nora avait joué avec le risque de susciter la réalité des mots « déchire-moi » et maintenant elle criait de douleur pendant que Philippe la tenait ferme et s'excitait dans ce cul sentant le foutre prêt à surgir comme d'un volcan. Il réalisait ce que toute la société condamnait de cette violence qui aimait à tirer les cheveux de Nora, à disposer de son corps pour enfin exprimer la véracité de son sexe sans retenue, cette violence convoitée dans les origines mâles de sa genèse, ce chaos terrible et fécond de ses veines gonflées de puissances telluriques, reflet des énergies premières et foudroyantes de la création. Ce que la femme seule pouvait canaliser en lui, en le laissant gronder dans son corps, confinait à l'orgasme mais un orgasme primordial. Nora qui souffrait, sentant néanmoins cette force incontrôlable s'agiter en elle, se combla mentalement à l'idée que Philippe réalisait maintenant véritablement *son sexe* et que ce plaisir, comme elle venait d'en connaître un, était incommensurable en ce qu'il le reliait au cœur de la première énigme. Sa souffrance ne fut que physique et son extase mentale, fut totale. Il jouit et ce fut pour tous les deux, une sorte de communion absolue.

Comme tout était étrange maintenant ! Il avait semblé si lointain avec elle il y a encore deux jours ! Et il était là, desserrant l'étreinte, retirant son sexe de ses fesses, doux et tendre, lui demandait comment elle allait après l'avoir enculée dans une séance mimétique de viol !

« Je n'en reviens pas, répondit Nora, j'avais la sensation que je te déplaisais presque quand tu es arrivé avant-hier. J'étais prête à rendre mon tablier. Depuis que j'ai lu tes livres et vu ton visage sur une banale quatrième de couverture, mon esprit s'est focalisé sur toi. Et toi ? Y as-tu songé rapidement ?

- Je ne sais pas Nora, j'essaie de ne jamais me projeter dans ce genre de situation, ni même de la provoquer. Je vis en couple, je ne suis pas marié mais j'ai une compagne depuis douze ans.

Voilà le « jeudi » qui annonçait la fin de leurs ébats, de leur relation avortée à peine commencée. La douche fut glacée à Nora. Il la tenait dans ses bras, elle allongée et prête à s'amollir dans un repos avant peut-être que de l'emmener en escapade dans de charmants lieux, lui qui habitait à 250 km d'ici. La réponse de Philippe la fit sursauter comme si un fantôme était inopinément apparu dans la chambre. Philippe s'était redressé en remontant la couverture sur ses jambes et son sexe, comme pour cacher l'objet du délit. Sans mot dire, Nora s'extirpa du lit, s'enferma dans la salle de bains comme pour se laver de l'étreinte et du mensonge par omission, de la sensation d'avoir été dupée en tout cas ; elle était naïvement médusée. C'est en faisant couler l'eau sur son corps qu'elle comprit les réticences de Philippe le premier soir, les scrupules qu'il avait dû écarter pour répondre au désir qu'elle avait sciemment fort mal dissimulé. Mais ce qui la mettait hors d'elle, c'était elle-même dorénavant. Il l'avait baisée (et bien baisée), puis il rentrerait tranquillement chez sa femme. Ce moment d'extase ne serait qu'un instant à ranger aux archives : « Affaire classée ». Avec un homme pris, il n'y avait pas d'avenir : les relations extraconjugales la rebutaient autant esthétiquement que moralement (elle se souvenait de son déplorable mari avec sa greluce et ses petits mots qu'elle avait lus sur SMS : « Tu me manques trop, bébé » ou encore « J'aime grave tes baisers, bébé. » et sa façon de l'avoir humiliée pour une conne qui disait « grave » à la place d'« immensément » ; la laideur morale coïncidait dans ce cas avec la vulgarité esthétique). Elle sentit alors en elle que ces instants extraordinaires allaient être profanés comme désormais toute chose en ce monde qui lui semblait belle, bonne ou juste ; plus encore que toutes les tromperies des hommes, c'était la possibilité de retrouver cette triade qui confère à l'existence sa valeur et la confiance qu'on peut lui porter, qui lui semblait perdue. Philippe s'était rhabillé et attendait Nora dans la cuisine ouverte sur le salon, la mine désolée de la déception qu'il causait, remuant le sucre de son café sans conviction.

« - Viens là, Nora, assieds-toi, je t'en prie.

Passablement énervée, Nora lui aurait bien envoyé son café bu à petites gorgées dans la figure, « cul sec » !

- Ne me dis pas que tu veux discuter ! Tu peux tout aussi bien t'en aller après le café. Et pour que le tout redescende dans la comédie et le vaudeville, Philippe, je te dirai simplement « Merci pour ce moment ». J'espère que tu as apprécié.

- Oh mais j'ai plus qu'apprécié, Nora ! Si je t'avais dit, avant qu'on décidât quoi que ce fût, que j'étais pris, nous n'aurions rien fait sans doute. Peut-être aussi que nous pourrions après mon départ, nous revoir. Je ne vais pas quitter ma femme alors que je ne te connais que depuis trois jours !

- Mais je ne veux pas que tu la quittes ! Et sous aucun prétexte ! Pourquoi t'imagines-tu que je voudrais une chose pareille ! Je n'aimerais pas qu'une autre femme souffre de ce que j'ai souffert. La malédiction de la cinquantaine, je connais ça. J'aurais voulu te rencontrer libre ! Maintenant, je vais me retenir en tout ! En sentiments, en spontanéité... et voguer d'une envie de te voir à la nécessité de la retenue. Toi, le mensonge, tu aimes ça ? Mais que je suis bête ! Je n'ai même pas songé à te demander avant si tu étais libre.

- Nora, Nora, il y a des choses qu'on ne peut pas prévoir ! J'ai senti, même dans nos premiers échanges par mail avant de venir, le charme qui se dégageait de toi, ta finesse, ton humour. Et en te voyant, si vive, si séduisante, j'ai essayé de ne pas céder à ton regard si ouvert, à cette spontanéité qui semblait me dire : « Mais alors, qu'attends-tu ? ». J'aurais peut-être dû refouler totalement ce désir que je sentais monter comme une sève et nous n'aurions pas cette discussion ; nous n'aurions pas fait l'amour, alors... quel dommage ! C'était... je ne veux pas être lyrique mais c'était fort et beau, non ?

- Oui, Philippe, c'est bien cela qui me chagrine.

- Nous avons encore une journée avant que je reparte puisque tu m'avais proposé d'être la Cicérone des lieux ; et en tant qu'invité spécial, je réclame mon dû. À moins que telle frustrée chronique, tu ne sois jamais contente de ce que t'apporte la vie tant que celle-ci ne se tord pas à ton tuteur idéal ! Vas-tu me chasser tel un malotru s'introduisant par effraction dans ta maison et dans ta... ? »

A ces mots, il se mit à rire tout en tendant la main à Nora, comme pour l'amadouer, retrouver le fil de légèreté et d'insouciance qu'ils avaient eu la joie de partager. Elle se prit à rire aussi et en un quart de seconde, par le seul regard de Philippe qui se posait sur elle, désolé de la situation mais sincèrement désireux de l'adoucir, de l'orienter vers un *carpe diem* profitable, et au diable ce

qui adviendrait ensuite !, elle se laissa convaincre. Une heure après, ils étaient sur les routes, elle au volant et lui, jouant le rôle du touriste ingénu. Ce fut l'occasion de connaître ce que les amants aiment toujours à se remémorer : le moment où ils se racontent. Par petites touches, ils distillaient de l'un à l'autre quelques gouttes de vie. De Philippe, Nora apprit qu'il avait un fils finissant ses études et une fille qui s'y pointait. Elle sut aussi qu'il travaillait comme vacataire dans l'Éducation Nationale ne s'étant jamais résolu à passer le moindre concours, ce qui eût été plus simple pour boucler les fins de mois car sa maison d'édition n'avait qu'un petit rayonnement régional. Des remplacements de professeurs de français, de lettres, quelques mois par an. « Cela me laisse entre deux postes, deux mois pour écrire, en plus des vacances scolaires ». Le reste du temps, il s'occupait beaucoup de ses grands enfants, amenant à l'un des repas le midi qu'il confectionnait pour eux, à la cité universitaire, à l'autre, la présence assidue. Et bien sûr, il réparait, repeignait, nettoyait, la maison. Nora n'osa demander quelle était la profession de sa femme, mais d'évidence, c'était elle qui passait le plus de temps en dehors de la maison pour le foyer. Il avait grandi dans le Gard vers Nîmes mais au moment de poursuivre ses études, il était venu s'installer à Montpellier, ville qu'il n'avait plus quittée.

Nora évoqua quant à elle sa passion pour le cinéma, toute la culture en général : « J'aurais voulu devenir réalisatrice ». Elle avait bien suivi un cursus « arts du spectacle », avait obtenu un petit carnet d'adresses, puis s'était mise à suivre des tournages, à assister des réalisateurs de documentaires. À la rencontre de son mari lors d'une soirée chez un ami commun dans la région parisienne, un kinésithérapeute qui cherchait à ouvrir son cabinet en Provence, elle s'était ensuite sédentarisée en prenant des fonctions rattachées à la culture dans les mairies. Enfin, elle avait atterri depuis cinq ans dans cette association qu'elle dirigeait elle-même avec de pauvres subsides, mais qui avait le mérite au moins de faire émerger de temps en temps, des événements d'une qualité qu'elle estimait réellement. « Je ne me plains pas, même si c'est la bagarre avec la mairie et qu'elle me délègue bien souvent des manifestations soi-disant culturelles qui ont plus à voir avec la promotion de la région qu'autre chose. C'est pourquoi j'ai été si sensible au regard que tu poses dans tes livres sur ce Sud complètement ravagé, allégorie sans doute d'une France complètement finie. »

Ils déblatérèrent des complicités critiques, des satires du monde moderne, rirent ensemble en s'extasiant devant les paysages de plus en plus tranchés que leur donnaient à voir les grandes Gorges vers lesquelles ils filaient. Philippe caressait la cuisse de Nora qui se laissait emporter dans cette inclination naissante ouverte aux vertiges du paysage. Depuis combien de temps ne s'était-elle pas sentie comblée d'amour, de beauté, de complicité ? Un diapason d'âmes, de corps, de nature, de mots, semblait s'être instauré dans une partie du réel de moins en moins réelle. Quand ils furent



dans les Gorges du Verdon encore peu fréquentées en cette saison, ils posèrent la voiture au niveau d'un belvédère non loin du Point Sublime, lieu depuis lequel les falaises sont les plus hautes offrant une spectaculaire sensation de vide jusqu'à la rivière qui creuse son lit un kilomètre plus bas ; c'était une splendeur. L'ironie de Philippe prise au piège de la contemplation de cette pure beauté géologique, se mua en une forme de gratitude érotique : devant ce paysage, il souleva la chevelure épaisse de Nora lâchée sur ses épaules et lui baisa la nuque fougueusement. Nora se retourna et répondit à la caresse par un baiser profond qui ranima le désir entre eux aussi sec. « Viens » lui souffla-t-elle comme pour l'inviter à goûter l'amour dont le désir fut deviné d'un seul regard fauve entre eux d'eux, dans un endroit secret. Elle lui fit emprunter un chemin difficile et escarpé qui n'apparaissait sur aucun guide pour descendre vers la rivière : la pente était drue et le chemin étroit. Philippe ne soufflait mot, Nora envoya à la dérobée un regard entendu, le devançant dans les dédales de pierres, de mousses, et d'arbres qu'elle frayait avec la légèreté d'un cabri confiant dans son milieu. L'écoulement de la rivière se fit entendre, puis derrière les arbres, se fit voir. « Nous y voici ». C'était un enchantement d'eau limpide et fraîche et quoique le soleil ne fût pas aussi ardent qu'en été, Nora retira short et tee-shirt, soutien-gorge et culotte et se passa de l'eau sur le corps ; Philippe la rejoignit s'étant lui aussi préalablement dévêtu. Ils s'aspergeaient d'eau mutuellement sous le soleil qui faisait éclater les gouttes en myriades de perles roulant sur leurs corps. Puis, ils firent silence de leurs caresses d'eau, leur attention soudain fixée au frou-frou de feuillages derrière eux. Qu'était-ce ? Une bête ? Une personne les ayant surpris et sitôt repartie ?

« - Un satyre, voyons ! s'exclama Philippe. Il vient surprendre la Naïade et se régaler du spectacle en attendant que je la lui prête...

Il ne fallait pas grand-chose pour enflammer l'imaginaire des deux amants qui se livrèrent, corps mouillés, aux fantaisies qu'inspirait le lieu ; Philippe saisit Nora par la taille et l'amena sur la grève où un arbre offrait ses branches. Nora s'y accrocha.

- Ne bouge plus, cambre-toi... Tu appartiens aux satyres de la forêt... leur appétit est grand et ils sont nombreux. Ils vont venir les uns après les autres, après mon inauguration...

Des feuillages leur parvint à nouveau ce bruit d'un papier qu'on froissait.

- Ne soyez pas timides ! Bête, homme, chimère, qui que vous soyez, sortez ! Une fois que j'aurais joui de ce corps, je me repaîtrai de vous y voir vous y assouvir : ce sera comme de jouir une seconde fois, une troisième fois, à l'infini ! En attendant, regardez si vous voulez !

Nora riait et s'émoustillait aux mots de Philippe : il y avait bien quelque chose qui dans le don universel de son corps retentissait comme la totalité du désir. L'imagination s'enflammait pendant que les bras accrochés à l'arbre, Philippe manœuvrait derrière elle ; cette fois, galvanisée par les images de son propre corps offert comme une grâce :

- Oui, ce serait bon que tu me regardes baiser ! Ce que je voudrais maintenant, c'est que tu sois là, et aussi dans ma bouche et aussi dans mon cul. Que tu aies des bras et des sexes partout. Je veux disparaître, me dissoudre dans l'assaut. Que tu y sois et que d'autres y soient...

- Continue, excite-moi, dis-moi encore ! Et suce-moi pendant que je regarderai la nature !

Les arbres, les rayons filtrés à travers les branches, l'eau qui dégoulinait de leur corps, les souffles et les gémissements de ces deux bêtes, tout foisonnait de lubricité candide, tout exhalait cette sève de vie qui reflue universellement d'un atome à l'autre : la résine du pin, le chant de la rivière, la chaleur, la terre douce où les pieds des amants s'enfonçaient. Puis quand tout le champagne de la nature explosa en eux et que tout se calma, ils reprirent le chemin en sens inverse attaquant une montée abrupte et longue. Déjà, il fallait se quitter.

Philippe dut rentrer chez lui, à Montpellier. C'était à mourir. Elle avait envie de le gifler, de le traiter d'imbécile, mais évidemment, elle n'en fit rien, non qu'elle fût retenue par la civilisation et ses règlements non conflictuels, – non point ces pauvres raisons qui anéantissent les passions au nom du respect de la liberté individuelle, non point, car elle haïssait ces principes qu'il fallait faire mine de choyer comme d'étonnantes prérogatives. Son sang à elle avait chauffé dans les déserts traversés par ses ancêtres, de l'Orient vers toutes les Espagnes jusqu'aux rives chaudes de la Méditerranée d'Afrique et que ces amours amortis sous des coussins de silences et des plumes de respects, manquaient de théâtre, de vigueur de haine et de cœur — non, elle ne l'insulta pas, bien qu'elle en éprouvât le désir, parce que tout simplement, cela n'aurait servi à rien. On ne se venge pas de la réalité par des mots ou des meurtres, ou si on le fait, il faut être prêt à en mourir. Nora serait bien morte après que son mari l'eût quittée pour la donzelle ; il y a des événements auxquels il ne vaut mieux pas survivre quand ils brisent si profondément l'attache formée année après année aux racines de la jeunesse. Mais ses enfants comptaient sur elle, une semaine sur deux, pour échapper à un père qui retombé dans l'adolescence, télécommandé par une midinette à organe cérébral modestement développé, avaient besoin d'un adulte responsable dans leur existence. Pour le reste, outre ses enfants, elle ne croyait pas, ne croyait plus, et peut-être même qu'en disant au revoir à Philippe sur le seuil de la porte, elle ne croyait pas à l'envie de lui dire au revoir d'une gifle au visage. Car s'il eût décidé de rester envers et contre sa situation d'homme pris, elle ne l'eût pas supporté. Quel plaisir peut-

on retirer à voir un homme meurtrir son foyer ? Un plaisir d'orgueil ? Pour être la préférée, l'exclusive ? Nora ne ressentait pas ce genre de jouissance qui n'était qu'une fausse victoire selon elle, la victoire des « sous-femmes » qui se battent pour domestiquer un homme de la même manière qu'elles arrivent toujours en premier le jour des soldes pour faire la meilleure affaire, arracher des mains d'une cliente rivale le chiffon repéré depuis longtemps. Elle songea alors à celle qui accompagnait son pitoyable ex-mari et sa vulgarité sans fond. Elle l'avait insultée quelques fois, avait mis quelques gifles à son ex-mari quand celui-ci lui avait annoncé qu'il allait se mettre en ménage avec cette péronnelle, mais évidemment, l'invective, les gifles n'avaient fait que renforcer les liens du nouveau couple, selon la loi psychologique et immuable que l'unité de deux forces redouble face à l'agression d'un tiers ; et surtout si l'agression en question n'est qu'une réaction aux malheurs que nos deux entités ont provoquée. Jamais deux amants ne se regarderont suffisamment lucidement pour regretter ensemble le mal fait à la délaissée ; bien au contraire, ils s'en gargariseront et verront dans chaque intérêt que leur victime leur porte, la source de leur nouvelle jouissance. Ces lois bien qu'indigestes avaient été douloureusement assimilées par Nora ; aussi, se dit-elle qu'avec Philippe, la guerre pour le faire rester n'aurait pas lieu.

En partant, Philippe s'enfonça profondément dans le regard de sa maîtresse qui semblait chercher des réponses dans l'air, le ciel, les arbres : fuir l'instant. Il n'était pas bien heureux non plus, mais il comprit que Nora ne voulait pas d'adieux s'éternisant ni de promesses intenables.

- Je te donne des nouvelles le plus vite possible. Si tu veux bien...

Cette précaution polie fit à Nora une drôle de sensation : c'était à la fois très délicat, comme pour lui laisser le choix (alors que d'évidence, son choix n'était pas grand), et très froid : comment pourrait-elle ne pas vouloir ? Avaient-ils vécu les mêmes choses ? Avait-il ressenti au même titre qu'elle le caractère exceptionnel de leur rencontre ? Leur complicité immédiate ? Peut-être que tout ceci n'était qu'une belle échappée pour lui, comme on s'arrête en voyage dans un endroit splendide que l'on va quitter – bien qu'il nous ait subjugués —, en éprouvant un petit pincement au cœur, balayé au bout de quelques jours par le retour tranquille au foyer, l'Ulysse retrouvant sa Pénélope après avoir entendu les Sirènes et connu Circé.

Elle ne répondit pas espérant que ce qui avait été vécu aurait bien plus de poids que n'importe quelle parole émise maintenant.

- Au revoir, Philippe. »

Ce fut tout. Et comme la situation était si asymétrique entre eux, – elle libre, lui pas —, elle s’efforça d’évincer les sautes de désir et d’humeur qu’excitait sa mémoire, songea à toute la liberté qui était la sienne pourvu que la mauvaise herbe des affections mammifères n’envahît pas tout l’espace, étouffant d’autres fleurs, toutes les autres.

Quelques jours de vacances lui étaient octroyés par son travail ; elle se fit une sorte d’emploi du temps rythmé de lectures, de marches, de petits travaux utiles à sa maison. Ses enfants devaient revenir en fin de semaine et elle les emmènerait sillonner le printemps à vélo.

Philippe appela deux jours plus tard pour dire qu’il pensait à elle : « J’ai très envie de toi » rajouta-t-il. Ils s’excitèrent en se donnant des images fleuries de leur désir. Ils s’envoyèrent des photos suggestives. Puis silence. Il rappela une semaine plus tard. Cette fois, elle répondit presque froidement à l’inverse de ce qu’elle aurait voulu exprimer. Fallait-il qu’elle lui montrât qu’elle l’attendait, qu’il se sentît attendu, que la lutte entre les attentes désynchronisées commençât, qu’il menât une double vie, qu’il quittât sa femme, qu’ils ne connussent rien d’autre qu’un présent reconduit et entrecoupé de frustrations jusqu’à la lassitude finale ? Non, rien de tout cela. Les complications arrivent toujours et la joie ne finit plus que par s’accrocher aux branches des premiers souvenirs d’un arbre au fond d’une gorge. Il lui fallait leurs deux libertés, il faut toujours la liberté pour s’aimer ou se quitter. « Le désir mourra en lui, ce n’est qu’une question de temps. Cela vaut mieux pour lui et pour sa famille. Et moi, si je continue ainsi, je vais m’user en attente, en déception, en soirées solitaires et sans amour, jouant à la maîtresse parfaite sans la moindre spontanéité pour ne pas rater la plus petite opportunité de plaire, m’interdisant d’appeler, de voir... à mon âge, me cacher... non, je refuse. » Toujours cet impératif de dignité et d’élégance par rapport aux situations. « C’était un bel engouement, un cadeau et même une sorte de réparation par rapport à mes souffrances passées. Désormais, je crois avoir retiré tout le suc de l’amour et pour moi, c’est fini. Il faut remercier le destin de m’avoir donné une dernière fois, la véritable extase. Ce que je peux recevoir en cette vie est épuisé, j’en suis sûre. J’ai eu ma part d’émotions, de passions, de séparations, d’excitations, de sexe ; maintenant, rentrons dans l’ordre, et même dans les ordres, cela vaudrait mieux. »

Dans le fond, ce qu’elle aspirait à tuer, c’était l’espoir de la grâce complète, de l’union totale de deux corps et de deux esprits : c’est ce qu’elle avait cherché toute sa vie, ce qu’elle avait cru trouver en se trompant à chaque fois. Mais avec le divorce, l’erreur de jugement était lourde et il fallait en passer par l’étape désobligeante de la morne lucidité, du bilan qui décourage la libido de toutes ses tentatives pour se rappeler à l’existence de sa propriétaire. Philippe avait été un météore,

c'était ainsi. Il eût été stupide d'imaginer qu'il avait été envoyé dans son ciel pour incarner son impossible attente.

« Le sort ne l'a pas voulu libre. Le destin ne veut pas notre union au-delà de ce qu'elle s'est déjà donné »

Elle répondit poliment aux mails, aux messages successifs de Philippe qui trois semaines après lui proposa de le rejoindre dans un hôtel à Aix-en-Provence : il était invité au salon des écrivains du Sud et sa femme était en déplacement pour son travail. « Un hôtel ! Attendre que sa femme soit en déplacement ! Il a cinquante ans ! On va baiser deux fois puis je vais me rhabiller et partir comme une putain gratuite ! »

Il lui vint alors une idée surprenante : puisqu'elle ne pouvait le voir dans ces conditions sans perdre le sentiment de sa dignité (plus fort que toute sa libido) et qu'il lui apparaissait que Philippe dans le fond ne la respectait pas (comment pouvait-il se contenter de contacts épisodiques et partiels ? c'était vraiment minable ! quelle ambition mesquine en amour ! Le sang des pays chauds émulsionnait par la plante des pieds jusqu'au cerveau), et bien précisément, elle allait lui faire comprendre radicalement ce que signifiait d'un point de vue de l'intégrité d'une femme, être une maîtresse. Elle lui répondit d'un mail rageur : « D'accord pour te voir à l'hôtel : pour une pipe de 20 minutes, ce sera 20 euros, un coït par-devant (une demi-heure) : 40 euros, une sodomie : 80 euros. À multiplier par deux en cas de réédition au cours de la nuit ; sinon, j'ai un forfait de 300 euros tout compris pour une nuit complète avec massage. Je me suis renseignée, à ce qu'il paraît mes tarifs sont vraiment honnêtes. »

Elle reçut dans la journée une réponse :

« Ma toute belle, je pourrais te prendre au mot mais d'une, je crains de n'avoir pas assez d'argent, de deux, si je choisisais une prostituée, à savoir une marchandise sur catalogue pour assouvir mes pulsions, j'opterais pour une femme plus jeune et moins complexe que toi. Je crois donc comprendre que tu te vois à travers moi comme un passe-temps bien commode qui me permettrait d'avoir le beurre et l'argent du beurre, la femme légitime et la femme qui maintient l'excitation de l'homme à un niveau où il peut avancer dans la vie avec cet organe, le nombril, – deux fois léché, deux fois aimé —, dans une assurance complète, la part des pulsions d'un côté, la part de raison de l'autre. Cela s'observe souvent, cela se fait fréquemment. Je ne peux pas aller contre et n'irai pas plaider ma cause en t'avançant qu'un léger sens de la nuance eût été bien venu dans notre cas. Tu ne sais pas, parce que je ne te l'ai pas dit, par politesse, tact et pudeur, à quel point ces semaines sépa-

rées de toi me furent pénibles, non seulement dans l'attirance naturelle qui oriente mes pensées et mes désirs sans cesse vers ta personne, mais aussi par les inévitables difficultés rencontrées du retour au foyer dans cette bien laide façon de mentir, dans cette absence de ma motivation à m'y trouver, dans cette manière de préméditer une occasion pour te voir comme on prémédite un crime. Il va de soi que je ne suis pas fier d'agir en homme si peu intègre, moi qui pensais l'être assez. Je suis troublé et tu me troubles, ceci, je ne l'avais pas prévu. Mais que dois-je faire, que puis-je décider ? C'est trop tard, le mal est fait, ce mal qui fut à nous un si grand bien ! Le destin est si retors parfois ! Je ne puis hélas que comprendre l'inconfort où je t'ai placée en ne t'avouant qu'après-coup que j'étais « pris » ; peut-être alors ne m'aurais-tu pas touché ou même abordé avec toute ta grâce insolente et, bien sûr nous en serions restés là. Nous n'aurions pas eu la chance de nous offrir ce merveilleux présent de nos deux souffles accordés au même désir. Je ne dis pas qu'il faut maintenir les *statu quo* et dilemmes, se complaire dans l'indécision. Mais l'honnêteté me force à te dire que je n'en suis pas au moment de clarté qui impose de trancher le fil dans un sens ou l'autre ; et je ne peux évidemment pas te demander d'attendre suspendue à ma décision souveraine. Alors que rajouter ? Tu renonces à ma place et dissipes la fumée autour de ce que tu te contraindras à incarner si tu acceptais de me voir : la maîtresse en plaisir, mais la soumise en vérité, celle qui attend qu'on l'appelle, vienne la voir, ou qu'on lui donne un rendez-vous dans une chambre d'hôtel. Ton mot m'explique brutalement la réalité d'une situation où tu ne serais plus Nora, dans son unité irréductible, mais un rôle où l'amour ne trouve pas son compte. Tu as droit à mieux, je le conçois et suis au regret, si je veux être honnête (et je veux l'être) de ne pouvoir être à toi dans la liberté que tu réclames bien légitimement. Je ne suis pas prêt, je te connais trop peu et crains de causer du tort à une personne qui ne le mérite pas. Mais que de déplaisir ce renoncement me cause ! Quelque chose en moi en est mortifié, déchiré. Ce souvenir de ces deux jours extraordinaires m'appelle sans arrêt ; je ne suis plus le même homme, Nora, ma chère Nora, ma brûlante, ma beauté...

Alors voilà, puisque jouer sur deux tableaux m'est odieux et que cela ne te l'est pas moins, je te propose la consolation de l'esprit. Permits-moi de temps à autre de t'écrire, de te dire simplement mon attachement à notre souvenir commun afin que celui-ci gagne son éternité, car il n'est rien de plus douloureux pour moi de savoir que les choses s'effacent et meurent sans laisser de trace : cette beauté, elle est à nous. Veux-tu au moins que nous la conservions l'un à l'autre, l'un pour l'autre ?

Je t'en prie, ne sois pas fâchée et ne m'envoie plus de tels mots.

Philippe. »

Nora fut si touchée par cette lettre qu'elle ne put s'empêcher de pleurer ; ce Philippe aurait pu être le véritable amour de sa maturité, celui qu'on ne quitte plus et qu'on aime jusqu'au bout du chemin. Tout en lui plaisait à son âme et répondait aux attirances de son corps. La littérature, l'intelligence, sa présence physique virile, assurée comme un arbre. Elle aurait aimé, oh oui, ô combien ! explorer avec lui les trésors de leurs deux existences révélées l'une à l'autre, l'une par l'autre. Ce n'était pas possible et pour toute réponse, Nora dut se contenter d'un lyrisme freiné par son sens des réalités : il ne pouvait, elle ne voulait pas qu'il ne pût pas.

« Mon cher Philippe,

Je pourrai moi aussi sans tact et sans pudeur te révéler quelles furent et quelles sont mes illusions autant que mes désillusions. J'eusse aimé que tu vinses à moi sans chaîne et sans reproche t'adresser à l'innocent désir qui nous anime et nous ravive autant qu'il nous meurtrit. Moi aussi, je peux t'exprimer ma compréhension pour avoir vécu ce que signifie l'inconduite d'un homme qui se détache de son foyer sans un regard sur le désastre qu'il génère. Je te sais grée de ne point entretenir le schéma morbide du mensonge, du désamour, de l'indécision, de la cruauté : autant de choses que j'ai récemment connues, en étant du côté de celle qu'on trahit, incarnant la triste image de la femme obsolescente, qui une fois usagée est simplement remplacée. Ainsi, notre rencontre fut-elle aussi merveilleuse que fatalement impossible pour deux âmes qui se respectent. Que notre souvenir commun soit à l'éternité de la mémoire, voilà splendide ou maigre consolation selon l'angle où l'on se place ; ce sera, quoi qu'il en soit, l'instant où nous aurons existé ensemble, irréfutablement. Personne ne peut nous le retirer. Et je me permets de te dire que j'ai existé pour ma part comme jamais depuis longtemps grâce à toi. Mon corps duquel j'étais comme « retranchée » s'est soudain soudé à mon âme d'une façon unique, irrévocable, extraordinaire et douloureuse. Tu as redonné vie à ce corps, sache-le. Pardon de t'avoir provoqué si vulgairement avec mes « tarifs » ; il se pourrait que le prix à payer pour nos instants de véritable bonheur, fût incommensurable. À l'éternel regret de ne plus pouvoir t'atteindre, à l'éternelle joie de notre secret commun, répété à l'envi.

Nora. »

Il y eut encore des mots sincères, de regrets et d'amour ; mais une semaine plus tard, le silence les recouvrit, un peu de poussière peut-être sur la chose passée. Nora songeait nostalgique, à ce qui eut pu advenir et espérait secrètement que Philippe la rejoignît à l'aube, en homme libre et gros des possibilités du jour à venir. Il n'en fut rien.

La vie reprit son agenda ; elle goûta aux vacances avec ses enfants, vit l'été arriver dans la mélancolie de la solitude, reçut des messages de Philippe qui « brûlait de se trouver à ses côtés », mais que pouvait-elle répondre à part qu'elle aussi en rêvait ? À la longue, se le dire rajoutait à la frustration de ne pouvoir le faire. Elle lui demanda, après quelques messages de ce type, d'arrêter de lui écrire.

Elle se sentait vieille, seule, sans amour ; son ex-mari nageait dans une espèce de bonheur crétin, mais un bonheur tout de même, même si ses enfants rapportaient que tout n'était pas rose dans le nouveau couple qu'il formait avec son « bouton d'acné », ainsi qu'elle surnommait sa remplaçante, ironiquement. Elle crevait de jalousie, d'envie, de tristesse ; la vie en somme lui semblait finie, elle se sentait finie. La solitude pesait, les échecs l'accablaient, les souvenirs heureux ravivaient l'idée que désormais il ne s'en formerait plus, et pensait-elle, c'était mieux ainsi : qui peut simplement continuer à mettre un pied devant l'autre face à la nostalgie, aux regrets, au sentiment perpétuel d'avoir mal conduit sa barque ? Elle était au rebut, un point c'est tout, et il n'y avait nul espoir à forger. Seule, irrévocablement seule, sans beaucoup d'amis, sans famille à ses côtés, juste ses enfants pour lesquels elle faisait semblant d'exister. Comment pouvait-on se couper d'un mariage qui avait duré si longtemps sans arracher des racines profondes, sans se trahir, se mentir ? Comment lui faisait-il pour se trouver dans cet état d'adolescent sénéscent sans rire de lui-même ? Elle en était au même point que toutes ces miséreuses qui se trouvent lâchées pour un minois plus frais et tout le monde semblait trouver cela normal. Pire encore, jamais elle n'avait senti l'abîme plus proche : un faux pas dans sa vie, dans son travail, et elle se retrouverait sans rien, complètement livrée à elle-même dans toutes les épreuves qu'elle traverserait. Si jamais un accident lui arrivait, une petite ou une grande chose, personne ne l'aiderait, surtout pas son ex-mari à qui de toute façon elle ne voulait rien demander. Sa situation était tout simplement celle d'un naufrage. Ce qui l'attendait était l'espèce de galère continuelle des femmes seules sur tous les plans en attendant de vieillir et de disparaître de ce monde. L'idée que tant d'autres vivaient la même chose qu'elle, dans la solitude de leur lit, dans l'amertume de leurs échecs, ne lui procurait aucun soulagement, aucune satisfaction. Où étaient les gens seuls ? Planqués, cachés comme des lépreux. Et ses amis, tranquillement installés en couple, n'avaient que peu de disponibilité pour elle les soirs de solitude... Elle sentait aussi que ses amies féminines n'aimaient pas trop qu'elle approchât de leur foyer. Elle se savait séduisante et donc dangereuse, mais jamais elle n'aurait touché au mari d'une de ses connaissances. Il fallait maintenant qu'elle adoptât l'attitude de la femme rassurante, de celle qui ne s'adresse plus qu'à l'épouse.



« Dégueulasse tout ça. Si je l'avais su plus tôt, j'aurais pris un mari vieux de plus de vingt ans que moi qui aurait été gâteux, craintif d'être quitté et heureux de m'avoir. »

Un soir d'août, totalement désœuvrée, elle prit sa voiture et s'en alla à Aix-en-Provence, sans savoir où elle irait passer un bout de soirée. Elle voulait juste sortir de chez elle, sentir quelque chose palpiter, entendre des conversations, boire un alcool fort. C'était juste avant le début de l'été. L'atmosphère des soirées douces comme une soie sur la peau appelaient des regards et des mots, des rires et des complicités ; l'humain ne pouvait pas se cloîtrer dans un hiver définitif sans éprouver cette caresse de l'espèce au parfum de vigne un soir de juin. La saison des festivals allait commencer et comme elle en organisait deux pour cet été, ses soirées libres, hors de toute contrainte professionnelle, ne seraient pas nombreuses. « Une, une seule, pour moi uniquement. »

Elle erra dans les rues piétonnes où s'entassaient des étudiants qui tenaient leur verre en main jusque dans les ruelles. Qu'irait-elle faire là parmi les jeunes qui célébraient la naissance de la vie ? Elle décida de s'arrêter au premier café venu qui ne contiendrait pas trop de monde et pas trop d'étudiants. Après une bonne marche, elle choisit d'entrer dans un café à la devanture discrète, un club privé plutôt, où elle vit deux femmes qui avaient à peu près son âge après avoir appuyé sur une sonnette et s'être fait ouvrir la porte. En s'approchant de l'entrée, elle vit discrètement au-dessus de la sonnette : « Club réservé aux gays et lesbiennes ».

Tiens, voilà une expérience inédite. Jamais elle n'était rentrée dans un endroit dédié à un type de sexualité. Elle sonna et quand la femme, – car c'était une femme costaud de imitation masculine —, ouvrit, elle dévisagea Nora et lui octroya l'entrée. Il fallait descendre un escalier étroit qui sentait la vieille pierre humide, pour parvenir dans l'une de ces caves reconverties en night-club. Une petite piste de danse permettait à moins d'une dizaine de femmes de se trémousser ; certaines étaient pelotées par des mains baladeuses. Elle songea qu'en pareille circonstance, les hommes se feraient éjecter *manu militari*. Mais apparemment, aller danser sur cette piste signifiait qu'on acceptait la caresse.

C'était une soirée « femmes ». Peut-être s'en trouvait-il une cinquantaine tout au plus dans tout ce club. Nora se dirigea vers le bar où déjà deux femmes en couple et une autre parlaient entre elles ; au fond sur les fauteuils, plongé dans l'obscurité, un couple toutes langues sorties semblait se dévorer, s'accoupler complètement par la bouche. L'atmosphère, sans être complètement débridée, exhalait l'odeur de la rencontre, du désir, de la chair.

Nora prit place au bar, et déjà deux ou trois de regards de femmes, s'étaient levés à son endroit. Elle commanda un gin tonic à la fille derrière le comptoir dont la coupe de cheveux et l'allure masculine lui firent penser à Billy Idol. Le groupe de trois femmes qui discutaient entre elles et qu'elle situait dans la tranche d'âge des quadragénaires, se tourna vers elle :

« Voulez-vous vous joindre à nous ? »

Nora accepta, saisit son verre et on lui avança une chaise haute pour qu'elle prît place au centre du trio qui était formé d'un couple qui se tenait par la taille, la main, deux femmes dont l'une était vraiment jolie, tout en finesse au visage comme au corps ; l'autre, beaucoup moins avait un air sévère. « Véronique et Agnès », se présentèrent-elles. Quant à l'autre, la célibataire, elle s'appelait Irène. Ses cheveux noir jais, descendant jusqu'au milieu du dos comme ceux des Asiatiques, étaient magnifiques. Elle avait un petit corps tout rond et un superbe décolleté. Nora qui n'était pas bien grande de taille, eut l'impression face à elle d'être une asperge. Mais Irène avait aussi des yeux noirs vraiment intrigants et une voix rauque qui en faisaient une personne mystérieuse, lointaine, et en même temps elle dégageait une sensualité évidente.

« Je parie que tu n'es pas lesbienne, lança la Véronique, celle au regard sévère mais sur un ton blagueur.

- Quand sait-on qu'on est lesbienne ? rétorqua Nora

Elles se mirent à rire de conserve. Nora avait vraiment l'impression d'être entourée d'une secte avec ses codes et ses signes de reconnaissance. Était-elle de leur sexe pour se sentir si étrangement loin d'elles?

- On le sait quand on s'y met, fit Irène en prenant la main de Nora. Détendue par son gin tonic autant que par la franche entreprise d'Irène, Nora ne retira pas sa main, ce qui la plongea dans une sensation soudaine et inédite de sécurité, une retrouvaille avec la tranquillité maternelle. Une si petite main, une si douce main, songea-t-elle, un peu troublée mais étrangement confiante. Les femmes se présentèrent plus avant : Véronique et Agnès avaient monté une entreprise de communication ensemble et Irène enseignait le design dans un lycée privé de la région. Quelque chose du cliché sociologique amusa Nora : femmes lesbiennes entreprenantes et bien dans leur temps. Qui avait des enfants parmi elles ? Véronique et Agnès n'en avaient pas et se consacraient entièrement à leur réussite professionnelle. Irène avait un fils d'un mariage raté et rompu sept ans en arrière. Et quand

Nora expliqua les grandes lignes de sa vie, ses deux enfants, son mari parti avec une midinette, elle sentit la main d'Irène passer doucement dans ses cheveux, son dos.

Le couple l'écoutait attentivement : beaucoup de femmes, affirmèrent-elles, si déçues de la vie maritale, finissaient de dépit par échouer dans les endroits fréquentés par les lesbiennes :

« C'est pour ça qu'on t'a reconnue, confirma Agnès en souriant. Mais ne va pas croire que les femmes sont toutes des tendres entre elles. Le couple, c'est compliqué pour tout le monde. Je te conseille de n'avoir aucune illusion là-dessus. On colle une étiquette aux hommes, qui se vérifie hélas assez souvent, de volage, d'abandonnique, de consommateur, on n'en est peut-être pas au même au niveau chez les lesbiennes, mais on en trouve. Il y a des « chasseurs femelles », crois-moi ».

Irène se tourna vers Nora qui la caressait comme une mère qui prend à elle tout le mal. Elle ne ressentait aucune excitation, et pourtant ses gestes faisaient remonter en elle la pureté de la consolation, celle que l'on goûte uniquement dans les bras d'une mère ; comme il était bon d'être à nouveau l'enfant ! Évidemment, on était loin de l'érotisme des hommes, et pourtant, Nora avait attendu quarante-six ans pour connaître ce plaisir tranquille et beau comme un ciel dégagé de tout nuage !

Irène apposa un petit baiser au coin de la lèvre de Nora. Là encore, que de douceur !

« Écoute ma belle Nora, j'en suis passée par là moi aussi : on se sent finie, bonne pour la décharge. Les filles ont raison de te mettre en garde contre les prédatrices, mais moi, je sais que je dois ma sauvegarde aux femmes. Après toutes mes misères, certaines ont su me trouver belle, désirable, et m'ont donné une tendresse folle. Je suis restée deux ans avec une femme qui hélas, est morte il y a six mois. Véronique et Agnès ont été là pour moi. Et maintenant, c'est encore avec mes amies femmes que je retrouve la consolation.

Dans une irrépressible émotion dont elle ignorait la provenance – était-ce dû à la compassion qu'elle éprouvait pour Irène, la gratitude de ses gestes tendres ou encore l'évocation de son divorce tout frais ?-, elle se mit à pleurer. Véronique et Agnès d'un air entendu avec Irène, partirent en saluant Nora et Irène la prit dans ses bras, la caressa, essuya ses larmes, et relevant un peu son visage, baisa ses lèvres, joua avec sa langue. Nora, dans un instinct qu'elle venait de découvrir, renchérit : enlaça Irène, caressa ses cheveux et sans même y penser, posa ses mains sur ses deux seins.

- Veux-tu qu'on s'en aille d'ici, Nora ? J'habite à deux pas.

Nora acquiesça. Quelque chose qui était au-delà d'elle mais qui n'était pas étranger à ses sensations profondes, la poussait vers le corps d'Irène, ses baisers et ses caresses consolatrices. Elle ignorait complètement d'où cet instinct provenait puisqu'il n'était pas inscrit dans ses habitudes ni dans ce qu'elle croyait être son indéfectible attirance pour les hommes. C'était différent, d'une autre nature, d'une autre loi, passant par le corps mais qui n'avait plus rien de l'énergie anarchique orientée vers l'autre sexe. Au contraire, il surgissait sous les mains d'Irène une façon ordonnée d'aimer son prochain, un désir plus tendre qui apparut dans les émotions de Nora comme une superbe forme de charité, à l'image de certains dévoués qui donnent tout leur amour aux malheureux, aux pauvres, aux déshérités. L'amour de ceux qui savent l'existence comme une série de stations où chaque homme sera éprouvé dans son calvaire et que seul celui qui se penche pour donner à boire à celui qui va vers son destin, soulage un instant de la douleur.

De l'appartement aixois d'Irène, Nora ne vit rien ; elle traversa en transe un couloir jusqu'à une chambre où Irène la guida et le reste se passa dans la pénombre. Elle découvrit les seins ronds d'Irène, ses mamelons foncés et les caressa comme elle aurait rêvé qu'un homme sût les lui caresser, avec une grâce d'esthète, une délicatesse tendre et douloureuse. Ainsi, elle était femme et homme dans le même moment. Le corps d'Irène présentait des rondeurs et une peau mate, mais cette poitrine opulente surtout aimantait les mains de Nora. Elle les glissa sur ses fesses douces, mais n'osa pas encore les passer devant. C'était une belle petite femme, un corps de mère comme une statuette de déesse du Paléolithique. Elle aima ce corps et son corps fut aimé d'elle, mais Nora ne chercha pas ni à goûter au sexe de sa partenaire ni à se faire introduire langue ou doigt. L'émotion qu'elle éprouvait n'atteignait pas encore le stade pur de la sexualité, s'y trouvait sans y être. Irène qui honora de toute son âme et des rondeurs de son corps, les seins, les fesses, la bouche de Nora, ressentit cette retenue chez l'amie qu'elle avait invitée dans sa couche et ne s'essaya même pas à forcer le passage.

Pour Nora, c'était à la fois très concret et très abstrait : tout en elle se livrait à cet étrange amour et tout en elle s'en retirait. Ce fut long et voluptueux. Enfin, Irène caressa la fente de Nora, excita son clitoris, introduit son doigt dans sa chatte et s'en tint à ses petits gémissements qui semblaient lui suffire comprenant que la novice s'en tiendrait là pour cette nuit.

Quand ce fut tout, les femmes s'assoupirent, et Nora, au milieu de la nuit, ouvrit les yeux comme si quelque personne l'avait appelée. Son amie dormait à ses côtés, comme un enfant. Elle se leva, se rhabilla exactement comme si un impératif l'obligeait à s'en aller. En elle, tout était clair et informulé, impensé. Absolument évident. Elle griffonna son numéro de téléphone sur un papier, laissa un mot d'amour, de reconnaissance, de louange. Et partit.

Elle roula, roula encore, puis face à cette merveilleuse nuit chargée d'étoiles de cet été commençant, s'arrêta au Pont Mirabeau, la Durance en contrebas : le bruit de l'eau coulait doucement sur sa peau, l'air tendre prolongeait les caresses d'Irène. Elle éprouva alors l'envie de s'agenouiller dans ce décor où la nuit n'était qu'un charme, qu'un don. Elle obéit à ce que lui commandait le murmure presque silencieux de l'eau. Tombant à genoux, elle se mit à prier du fond de son âme comme elle ne l'avait plus fait depuis quarante ans. Une joie insondable l'envahit : en cet instant, elle se sut aimée par une présence aussi vaste dont Irène, les étoiles, l'eau, les falaises formaient les traces visibles. Elle comprit alors que son ancien mari avait cherché lui aussi à retrouver l'évidence de sa place au milieu de la nuit étoilée, des possibilités offertes par la Vie, qu'il avait au mitan des années, perdu ce fil qui relie à la joie pure l'enfant sans cesse émerveillé du corps qui l'a enfanté ; et maintenant que Nora avait elle aussi été au contact de ce corps primordial, de la source de la vie en amour, en douleur et en consolation, elle éprouvait une gratitude infinie pour tout ce qui l'avait amenée à la rencontrer dans ce corps incarné, Irène.

Purgée de colère, l'âme en paix, elle rentra chez elle et pour la première fois depuis les chagrins de sa rupture, se sentit exister hors de toute rancune, de tout regret.

Dans les semaines d'été qui suivirent, rien ne changea en apparence dans le déroulement tranquille de sa vie. Elle supervisa un petit festival de musique en juillet et début août, une exposition photo, emmena ses enfants au bord de la mer pendant ses semaines de garde. Philippe lui envoya quelques nouvelles auxquelles elle répondit poliment, amicalement ; elle admit qu'il était attaché à elle à sa façon et qu'entre deux êtres, les obstacles réels ne peuvent empêcher une forme d'es-pérance dépassant les contingences. C'était une déclinaison de l'amour sans doute. De même, elle s'apaisa face à son ex-mari pour qui le ressentiment s'était étrangement volatilisé ; et puis, il n'avait pas l'air d'être tellement dans son assiette. Avec une jeune femme comme avec la compagne de toujours, la conjugalité demeure la conjugalité. Plus Nora se faisait douce avec son ex-mari et son jouet féminin quand il s'agissait de régler les histoires de garde, arborant une assurance tranquille, détachée et même un regard encourageant le bonheur du couple, proposant à son ancien mari de garder autant de fois les enfants que son idylle l'exigeait, plus il semblait rechercher le contact, pour des motifs bien futiles parfois ; il lui sembla qu'il essayait même de la reconquérir.

Mais Nora désormais ne le voyait plus de la même façon. Ce que son ancien mari reconduisait, c'était le vieux modèle de la relation horizontale avec un être plus jeune. Il ne cherchait pas à trouver ce que le désir pouvait pousser à connaître, mais à retrouver d'anciennes émotions, il confondait le désir et son objet. Rien ne semblait l'avoir élevé depuis qu'il était avec la midinette ; bien au contraire, il s'était appauvri ce qui correspondait peut-être à ce qu'il recherchait véritable-

ment, une simplification de son être ramenée à la surface des manifestations de la libido. Ce n'était pas un rajeunissement mais une sénescence. Cette jeune femme était son lifting, mais tous les liftings renforcent l'image de vieux qui se reflète dans le miroir ; car l'artifice révèle toujours ce qu'il est censé cacher. Nora comprit qu'il n'y avait rien à envier là-dedans, et surtout pas un désir régressif. Se réjouir comme un idiot face au trémoussement d'une nénette n'avait rien qui pût constituer une solide avancée dans l'existence au seuil de ses cinquante ans. Ainsi Nora commua sa rancune en compassion ; son mari n'était plus qu'un vieux barbon ridicule, infantilisé par une libido subie. Elle le vit comme il était vraiment : un pauvre type de plus qui fuyait devant ce qui devait être convoité par tout homme dans le chemin de dignité de sa vie : la sagesse, la connaissance spirituelle de l'amour. Il consommait de la chair fraîche, mais n'est-ce pas ainsi que tous les hommes sont incités à agir désormais, dans un supermarché ou dans un lit ? Qui obligeait Nora à faire de même, à suivre cette voie médiocre que tant d'hommes partageaient et ne parvenaient même plus à identifier comme tel ? Ne valait-il pas mieux conserver cette fidélité à soi quitte à être la seule à l'avoir, sans même un témoin pour la reconnaître ? Ou peut-être le seul témoin qui vaille et qu'elle avait pressenti en elle quand elle s'était mise ce soir-là à prier sous les étoiles ? Dans le fond, ce n'était point renoncement à l'amour humain que cette purification, mais le courage, le seul, l'unique que d'autres avaient vu avant elles, des mystiques, des saints, des philosophes aussi, et que désormais, certains se contentaient d'admirer de loin sans jamais chercher à atteindre le dixième de leur abnégation, de ce saut qu'ils avaient effectué dans les vertiges de l'absolu.

La sagesse n'étant plus rien face à l'assouvissement des pulsions, Nora savait qu'elle ne rencontrerait pas beaucoup de personnes sur son chemin partageant ce qu'elle savait dorénavant être l'absolu dont Irène l'avait instruite. Ce qu'elle avait pensé comme l'érotisme qui n'était que le degré de folie avec lequel un être perd la tête face à l'énergie de ses parties génitales, n'était qu'une version fort limitée de l'éros, une toute petite partie, qui existait certes mais qui n'était rien s'il n'allait pas vers tout : c'était hélas ce qu'elle retenait de sa relation embrasée avec Philippe. Quant à son ancien mari, ils étaient désormais à des milliers de lieux de pouvoir se comprendre, même s'il recommençait à voir dans la femme qu'il avait quittée pour une autre, l'espèce de hauteur où elle se plaçait et qui, parce qu'il n'avait pu l'atteindre, l'avait souillée, l'avait fuie, l'avait dénigrée en revendiquant sa descente dans les organes comme la réalisation de son être : quel pauvre être, pensait-elle. Nora sut alors que c'était elle qui l'avait quitté, qu'il l'aurait fait stagner dans ses besoins puérils, les mêmes recommencés avec une autre, que jamais il n'aurait avancé avec elle dans cette tentative d'aller vers le don de soi. Même sur le plan charnel, elle n'avait jamais éprouvé avec lui en dix-sept ans ce qu'une minute des caresses d'Irène lui avait prodigué, cette sensation absolument ineffable d'être sanctifiée et bénie.

Il fallait s'attendre à évoluer seule la plupart du temps, faillir quelques fois, confondre l'énergie sexuelle et les besoins de l'âme. Mais dans son for intérieur, tout était bousculé. Elle avait maintenu avec Irène une relation de caresses purificatrices, d'élans tendres, de paroles sans fard. Parfois, elles se contentaient jusqu'au bout de la chair, charmaient le clitoris, jouaient à se pénétrer avec les doigts, mais s'aimaient, surtout s'aimaient, se retrouvaient en sœurs, en amantes, en amies, en mère et fille et en dehors de leur fréquentation épisodique, ne se réclamaient rien : par-delà leur présence de chair, elles se savaient irrévocablement liées en esprit. Il n'y aurait nulle trahison, nulle jalousie : quelque chose de l'amour avait été atteint dans sa pureté, dans cette liberté des liens éternels.